



Sous la direction de Daniel STOECKLIN

L'ENFANT « RICHE » : OUBLIE DES DROITS DE L'ENFANT ?

MÉMOIRE – Orientation RECHERCHE

Présenté à
l'Unité d'Enseignement et de Recherche en Droits de l'enfant
de l'Institut Universitaire Kurt Bösch
pour l'obtention du grade de Master of Arts Interdisciplinaire en droits de
l'enfant

par

Camille GERVAIX

de

Cologny, Genève

Mémoire No DE 2014/MIDE12-13/09

Sion
Mai, 2014

Remerciements

En préambule, je souhaiterais adresser mes remerciements les plus sincères à toutes les personnes qui m'ont aidées de près ou de loin à la réalisation de ce travail ainsi qu'à la réussite de cette dernière année Universitaire.

Un MERCI tout particulier va aux cinq personnes interviewées, sans qui ce travail n'aurait pas pu être réalisé. Merci pour vos témoignages et votre confiance. Votre aide a été très précieuse. Je dédie aujourd'hui ce Mémoire à tous les enfants riches qui se sentent seuls, isolés et trop souvent oubliés.

Je tiens ensuite à remercier, Professeur Daniel Stoecklin ainsi qu'Andrea Lutz pour leur expertise dans la sociologie de l'enfance et pour l'intérêt qu'ils avaient dans ma recherche.

J'exprime ma gratitude à tous les consultants et internautes rencontrés lors des recherches effectuées et qui ont accepté de répondre à mes questions avec gentillesse.

Finalement, je tiens à remercier sincèrement ma famille et mes amis pour leurs encouragements et leur patience. Un merci particulier à Joelle, Alain, Bastien et Antonin pour leur soutien, leur écoute et leurs précieux conseils lors des moments de doutes.

Résumé

La Convention relative aux droits de l'enfant, adoptée en 1989 par l'Organisation des Nations Unies assure aux enfants des droits, notamment ceux d'être protégés contre toute forme de violence, d'être entendus et d'exprimer leur opinion sur toute question les concernant, et d'être traités dans la dignité sans discrimination de race, de sexe ou autre considération sociale. Les catégories d'enfants, situées aux extrêmes de l'échiquier social sont plus exposées au risque de voir leurs droits bafoués, comme cela a bien été démontré pour les enfants vivant dans une grande pauvreté. L'idée peut paraître saugrenue, mais des risques comparables existent-ils aussi pour les enfants les plus riches ? Répondre à cette question est l'objectif de ce travail.

Pour cette investigation, des entretiens dirigés ont été menés avec cinq personnes issues de familles très fortunées ou notables. L'analyse de ces interviews et des données de la littérature suggère que l'image de l'enfant riche est *a priori* peu compatible avec un problème de non-respect des droits fondamentaux, car l'image véhiculée dans la communauté notamment par les médias est idéalisée. Pourtant, ces enfants ne sont que perçus comme un ensemble représentatif d'un idéal de réussite, l'argent étant la seule référence au bonheur. Ils sont dès lors victimes de leur représentation sociale et de ségrégation. Par ailleurs, ils sont associés à la réussite de leurs parents alors que dans les faits ils ont hérité de ce capital même en l'absence de compétences propres. Ainsi planent pour eux le risque d'échec et de déclassement social, inacceptables pour leurs parents qui souhaitent maintenir leur position dominante. Ils sont dès lors contraints, souvent contre leur volonté, d'effectuer des tâches qui ne seraient pas imposées à des enfants d'autres milieux sociaux. En raison du cadre strict dans lequel ils évoluent leur capacité d'évolution et d'autonomisation est réduite, les poussant à des comportements pathologiques. Ces personnes ont également rapporté que les énormes pressions parentales et sociales qu'elles ont subies ont abouti à une pauvreté relationnelle inversement proportionnelle à leur situation financière.

Sous le vernis d'une image de réussite, les enfants riches, comme d'autres catégories extrêmes d'enfants, ont un risque augmenté de subir une violation de leurs droits fondamentaux et ne doivent pas être exclus de mesures préventives visant à garantir le respect des droits pour tous.

Table des matières

Introduction.....	7
-------------------	---

1. Partie théorique

1.1 Problématique et plan de la recherche.....	10
1.2 Interdisciplinarité	10
1.3 Définition de l'enfant riche à partir de la théorie des capitaux de Pierre Bourdieu	11
1.3.1 Capital économique	12
1.3.2 Capital culturel	13
1.3.3 Capital social	13
1.3.4 Capital symbolique	13
1.4 Méthodologie	15
1.4.1 Précautions éthiques.....	16

2. Résultats

2.1 Conséquences des représentations sociales et de l'excès d'argent : droits bafoués.....	18
2.1.1 Absence de stabilité familiale	19
2.1.2 Le droits d'exprimer son opinion et d'être entendu	20
2.1.3 Discrimination et stigmatisation	22
2.1.4 L'intérêt supérieur de le bon développement	24

3. Analyse des résultats

3.1 Représentation sociale de l'enfant riche : image fausse	26
3.1.1 Rôle des médias	26
3.2 Réussir à tout prix : pression familiale et pression sociale	
3.2.1 Réussite scolaire	29
3.2.1.1 Lutte contre le déclassement.....	32
3.2.2 Réussite familiale	34
3.2.3 Habitus de classe.....	35
3.3 Faible agentivité des enfants riches.....	37
3.4 Composition familiale des familles riches	39
3.4.1 Pauvreté relationnelle	42

3.5 Impacts psychologiques.....	46
3.5.1 Excès ; argent, drogue et alcool	49
3.5.2 Troubles du comportement alimentaire	50
3.5.3 Suicide	51
3.6 Synthèse.....	53

4. Discussion : pourquoi sont-ils ignorés ?
--

4.1 L'idée que l'argent fait le bonheur	54
4.2 Enfants riches : pas reconnus comme des victimes	55
4.3 Leur laisser la possibilité d'être capable	56
Conclusion.....	60
Références bibliographiques	62
Annexes	65

***Silver spoon has the potential for leaving a
very bitter taste.***

Andrée Aelion Brooks

Introduction

Le 20 novembre 1989, la Convention relative aux droits de l'enfant (CDE) est adoptée à l'unanimité par l'Assemblée Générale de L'Organisation de Nations Unies. L'enfant est pour la première fois considéré comme une catégorie sociale distincte avec des caractéristiques et des besoins différents de ceux des adultes (Verhellen, 1999). La CDE a été construite autour de trois principes innovants et spécifiques aux enfants. Premièrement, elle promeut la *participation* des enfants. Les enfants sont considérés comme des personnalités propres ayant une opinion qu'ils ont le droit d'exprimer lorsque les décisions concernent leur avenir, les enfants ont également le droit d'être auditionnés et de donner leur avis de manière appropriée selon leur degré de maturité (UNICEF Suisse, 2013). Deuxièmement, en raison de leur immaturité biologique et physiologique et pour assurer leur bon développement, la CDE garantit la *protection* des enfants contre toutes formes de violences ou d'abus. Troisièmement, tout enfant acquiert le droit à des *prestations* spécifiques telles que celles qui donnent accès à certains biens et services (soins et santé, enseignement...). Ainsi, à la fin du XX^{ème} siècle, l'enfant n'est plus considéré comme un « objet » ou une « propriété de » mais comme une personne à part entière qui est « sujet » de ses droits (Verhellen). L'image de l'enfant a changé ; l'enfant devient pour la première fois acteur, acteur de sa propre vie.

Selon le préambule de la CDE, les Etats parties de la Convention « reconnaissent qu'il y a dans tous les pays du monde des enfants qui vivent dans des conditions particulièrement difficiles, et qu'il est nécessaire d'accorder à ces enfants une attention particulière, » (1989). Dès lors, il est de notre devoir en tant que spécialistes des droits de l'enfant d'étudier et de s'intéresser à toutes les catégories d'enfants peu importe leur race, leur genre, leur religion, leur classe sociale et leur orientation sexuelle, aucune ne méritant d'être exclue.

Motivations

L'intérêt de ma recherche pour cette catégorie des enfants riches est issu de mes cours de Master en droits de l'enfant. L'année durant, nous avons étudié sous tous ses aspects les nombreuses problématiques associées aux droits des enfants des pays en voie de développement tels que les enfants en situation de rue, les enfants en situation de handicap, les enfants soldats ou encore les enfants travailleurs. Cela

semble logique, le risque étant toujours plus présent et aigu vers les extrêmes! Néanmoins, si l'attention portée pour les enfants les plus pauvres paraît légitime, rarement nous avons étudié ou même évoqué certains abus que pourraient encourir les enfants très riches par leur situation particulière; comme si ces derniers, à l'autre extrême de l'échiquier, ne seraient pas démunis ou pire encore ne se verraient jamais menacés dans le respect de leurs droits. Dans ce travail, il est important de noter que la définition d'enfants riches ne s'applique pas seulement aux enfants nés dans une abondance de biens matériels, mais qu'il est davantage question d'un concept qui associe une image de fortune dans sa signification de destins exceptionnels. Il peut s'agir effectivement d'enfants dont la fortune matérielle de leur famille est immense, comme d'enfant nés de parents célèbres, ou puissants. Toutefois, par souci de simplification, je les nommerai enfants riches au cours de ce travail. Je me suis ainsi intéressée à comprendre pourquoi cette catégorie d'enfants est si souvent ignorée, même dans le contexte académique d'une formation spécialisée en droit de l'enfant. Des recherches préliminaires dans la littérature ne m'ont apporté que peu de réponses car un nombre limité d'auteurs se sont intéressés à cette problématique. Il se peut qu'elle n'existe effectivement pas, l'alternative étant que cette problématique est réelle mais qu'elle demeure ignorée.

En parlant autour de moi de mon idée de Mémoire, je réalise que cette thématique surprend car l'enfant riche intéresse peu dans ce contexte. Il n'est pas considéré comme vulnérable car, en effet, il a de manière schématique une belle maison, des parents aisés et de quoi manger à sa faim. La priorité est accordée aux problèmes sociaux (Pinçon et Pinçon-Charlot, 2007), et de ce fait l'enfant riche ne semble pas être un sujet d'intérêt prioritaire. Pourtant, je connais autour de moi plusieurs personnes très aisées dont certains de leurs droits fondamentaux bafoués dans leur l'enfance et ignorés par leur entourage ont contribué au développement de pathologies plus tard dans leur vie. Dans une certaine presse, on peut lire également que des enfants « star » ont été abusés par leur proches, situations souvent ignorées car dissimulées sous le vernis de la réussite. Régulièrement, des enfants riches sont arrêtés pour des problèmes de drogues, d'excès d'alcool ou connus pour des comportements suicidaires. Et si cela n'était pas seulement des problèmes de déviance, voire de décadence liés uniquement à l'abondance de bien et causés par l'oisiveté qui pourrait en résulter. Et si le mal était plus profond en relation avec des abus commis sur ces enfants ?

Comment peut-on les plaindre ? Se dit le grand public, ils ont « TOUT » ! Cependant ce « TOUT » répond à une notion purement quantitative d'argent ou de gloire et pas à une notion qualitative comme certains droits qui sont pourtant bien plus fondamentaux. Comme premier exemple du paradigme que l'argent ne fait pas le bonheur, on peut relever que la Suisse fait partie des cinq pays qui ont le taux de suicide fatal le plus élevé au monde pour les jeunes de 15 à 24 ans (Wagner, Fischer et Ladame, 1994), suicide qui représente également la première cause de décès chez les jeunes adultes (Fondation Sarah Oberson, 2013). Pour notre petit pays riche, ce taux est alarmant et prouve au niveau macro-économique et sociétal que ce n'est pas parce que nous sommes riches que nous sommes forcément épargnés par tous les fléaux.

On peut voir trop souvent à travers les magazines que la société véhicule une image faussée des enfants riches, et que notamment l'argent serait capable de les protéger contre toute atteinte néfaste. Cette catégorie d'enfants, n'a pour le moment pas encore retenu l'attention des experts (Brooks, 1989) alors que leur vie est souvent loin de toujours ressembler à un conte de fée. Ces enfants font souvent face à des problèmes que nul autre ne connaît. Mon but à travers ce Mémoire consiste à mettre en lumière certaines problématiques spécifiques aux enfants riches et de donner enfin une voix à cette catégorie souvent oubliée. Je souhaite démontrer qu'il ne faut pas les négliger même s'ils sont minoritaires car leur souffrance peut être équivalente voire supérieure à celle d'enfants dont la détresse paraît *a priori* plus évidente.

1. Partie Théorique

1.1 Problématique et plan de la recherche

La question de recherche que je souhaite aborder dans ce Mémoire est la suivante : **Comment la représentation dominante de l'enfant riche peut menacer certains droits de l'enfant ?**

Pour commencer, je vais préciser la définition de « l'enfant riche », en me basant notamment sur la théorie des capitaux du sociologue Pierre Bourdieu. Puis, pour répondre à ma question de recherche je propose d'analyser les réponses obtenues lors d'entretiens individuels avec des personnes issues de milieux très aisés ou très connues. Je les comparerai aux théories rapportées dans la littérature pour définir si certains enfants sont victimes du cliché « riche = privilégié », et comment leurs droits peuvent être effectivement ignorés ou bafoués. Finalement, je tenterai de mettre en lumière et d'analyser plusieurs problématiques spécifiques aux enfants riches et de comprendre **pourquoi cette catégorie d'enfant est si souvent oubliée.**

1.2 Interdisciplinarité

Consubstantiellement au Master, l'Institut Universitaire Kurt Bösch suggère pour notre Mémoire en droits de l'enfant d'aborder notre question de recherche de manière interdisciplinaire. En effet, tout au long de l'année nous avons appris à intégrer plusieurs disciplines, à entremêler leurs concepts afin de parvenir à une analyse holistique des situations étudiées. La problématique des enfants riches est complexe et ne peut pas être abordée selon un seul axe. Pour ce mémoire, l'approche de trois disciplines complémentaires est indispensable. Premièrement, **la sociologie** qui permettra de définir l'enfant riche et sa perception dans la société ; deuxièmement **le droit** en analysant comment certains comportements de personnes qui idéalisent les enfants riches peut occulter le non-respect de la Convention des droits de l'enfant et troisièmement, **la psychologie** qui sera primordiale quand je vais approfondir la manière dont les enfants ont grandi et vécu

leur enfance et quel impact cette enfance a eu sur leur développement. Par le cloisonnement dans ces trois disciplines, je pense réussir à construire une réalité morcelée des enfants riches et surtout casser l'image idéalisée que l'on se fait d'eux pour une image – je l'espère - bien plus objective.

1.3 Définition de l'enfant riche à partir de la théorie des capitaux de Pierre Bourdieu

Enfant riche ? Comment clairement définir une notion qui évolue et change d'un lieu à un autre et d'une période à une autre. Quand on parle d'enfants riches de quelle richesse parle-t-on vraiment ? Pour répondre à ces questions, je vais principalement me baser sur la théorie du sociologue français Pierre Bourdieu, développée dans son livre *La distinction : critique sociale du jugement* (1979) qui aborde les différentes formes de capital. Le terme capital est utilisé par Bourdieu pour désigner l'ensemble des ressources et des pouvoirs que possède chaque individu, principe qui lui permet de classer et de hiérarchiser l'espace social. Pierre Bourdieu distingue ainsi quatre types de capitaux fondamentaux : a) le capital économique qui mesure l'ensemble des ressources économiques d'un individu, b) le capital culturel qui mesure l'ensemble des ressources culturelles dont dispose une personne (diplômes, titres, compétences), c) le capital social qui mesure le réseau social, les appartenances et relations de l'individu puis finalement d) le capital symbolique de chacun qui désigne toute forme de capital qui a une reconnaissance au sein de la société. Le capital économique et le capital culturel constituent pour le sociologue les deux formes de capital les plus importantes dans nos sociétés.

Pour Bourdieu la vision de l'espace social est relationnelle. En effet, la position de chacun n'existe pas en soi mais uniquement en comparaison des quantités de capital que possèdent les autres agents. De ce fait, les individus dotés d'une grande quantité des capitaux forment la classe dominante d'une société et s'opposent à ceux qui ont beaucoup de capital économique et moins de capital culturel - la bourgeoisie industrielle par exemple. La place des individus dans le schéma social (figure 1) de Bourdieu n'est pas fixe, car les capitaux peuvent changer et évoluer tout au long d'une vie ; agrandir ses capitaux devient un but en soi.



(Figure 1, schéma des positions sociales et espace des styles de vie de Pierre Bourdieu, 1979, p. 296)

Où se situe l'enfant riche dans le schéma de Pierre Bourdieu ?

Pierre Bourdieu n'analyse pas dans son ouvrage la position sociale de l'enfant. Le classement social de l'auteur est, certes, extrêmement pertinent et révélateur, mais il devient difficile de situer exactement l'enfant dans cette hiérarchisation de la société car l'enfant hérite des capitaux de ses parents. A-t-il vraiment la même position sociale que ces derniers ?

1.3.1 Capital économique

Le capital économique regroupe l'ensemble des ressources financières et matérielles d'un individu. Un enfant qui naît dans une famille où le capital économique est élevé profite de cette richesse et aisance matérielle. Il paraît raisonnable de considérer que l'enfant qui a des parents riches sera lui même considéré comme riche car il est au bénéfice des biens qui sont mis à sa disposition même s'ils ne lui appartiennent pas de fait.

1.3.2 Capital culturel

Le capital culturel quant à lui mesure l'ensemble des qualifications intellectuelles produites par l'environnement familial et le système scolaire. Selon Bourdieu, plus le niveau culturel de la famille est élevé et plus l'enfant aura des chances de réussir à l'école car c'est le capital culturel qui est valorisé à l'école. D'ailleurs, dans leur ouvrage intitulé *Les Héritiers*, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron enquêtent sur les étudiants et démontrent que le système scolaire et universitaire fonctionne comme une instance de sélection au profit des classes supérieures et au détriment des classes moyennes. Pour eux, les bourgeois bénéficient de privilèges sociaux qui sont attachés à leur naissance dans des milieux favorisés dont l'héritage n'est pas seulement économique mais aussi et surtout culturel (Accardo et Corcuff, 1986):

Les étudiants les plus « brillants », les plus instruits, ceux qui obtiennent les diplômes les plus élevés et les plus recherchés, qui fréquentent les établissements les plus prestigieux. Et accèdent finalement aux postes de pouvoir, sont, dans une proportion tellement écrasante et si constante qu'on ne peut la mettre au compte du hasard, des enfants appartenant aux différentes fractions de la bourgeoisie, bénéficiant des privilèges sociaux attachés à la naissance dans des milieux favorisés, bref des héritiers. (p. 38)

Ainsi, selon cet exemple, un enfant qui naît dans une famille avec un capital culturel élevé sera privilégié comparé à un enfant qui a un capital culturel plus bas, dans l'aboutissement de ses études et son accomplissement académique.

1.3.3 Capital social

Les enfants riches viennent de famille où le capital social est également élevé. Les parents ont beaucoup de contacts à travers leur métier à responsabilité ou à forte visibilité. Les enfants héritent via leurs parents de ce réseau durable de relations qui leur permettra de pénétrer avec plus de simplicité dans le monde social.

1.3.4 Capital symbolique

Le capital symbolique englobe toutes les autres formes de capitaux et détermine selon Bourdieu la position sociale qu'a un individu dans la société. Il se

traduit par la capacité à donner des représentations (Bourdieu, 1979) comme le prestige, l'honneur ou simplement la reconnaissance de l'individu grâce à son nom. L'enfant riche a un très haut capital symbolique car une fois de plus il hérite de l'aura et de la position sociale de ses parents.

Ainsi, quand je parle de richesse de ces enfants tout au long de ce travail, leur fortune réelle n'est pas l'aspect le plus important alors que la représentation que l'on se fait d'eux l'est bien davantage. Cependant, le capital hérité n'est pas forcément un bénéfice réel pour l'enfant puisqu'il n'est pas considéré pour lui-même. Il reste associé au capital parental et il est difficile pour lui dès lors de sortir de cette case qu'il hérite. Dans la majorité des cas, les enfants ne possèdent pourtant pas les mêmes capacités que leurs parents mais ils en héritent comme si ces capacités étaient les leurs. L'enfant riche est donc associé à une image, à une représentation idéalisée qui n'est pas la sienne. En effet, l'enfant riche est de manière générale un enfant qui a hérité du capital économique, social, symbolique et culturel élevé construit par ses parents indépendamment de ces qualités propres, il est dès lors considéré sans réserve dans l'imaginaire collectif comme un privilégié puisque la population pense que tout lui est facilité scolairement, économiquement et socialement. Il s'agit là possiblement d'une première erreur d'appréciation qui fige les enfants riches dans un espace présenté comme un idéal qu'ils ont hérité de leurs parents et non pas bâti suivant leurs propres compétences. Il est concevable dès lors, qu'une sorte de ressenti ou de jalousie naisse de la part des gens qui eux doivent travailler ardemment pour développer leurs capitaux. Les enfants riches sont souvent des victimes de cette idéalisation. Comme William Isaac Thomas le dit (1928) dans son théorème : « lorsque les hommes définissent des situations comme réelles, elles sont réelles dans leur conséquences » (p. 572). De ce fait, les enfants riches sont vus comme des enfants privilégiés, personne n'imagine que leur vie puisse être difficile et peu de gens ne s'intéressent à eux. Par conséquent, les enfants riches rencontrent des problèmes souvent ignorés et nombreux de leurs droits sont à risque d'être négligés voire bafoués.

1.4 Méthodologie

Afin d'étayer mes hypothèses, j'ai opté pour une méthode utilisant des questionnaires ouverts à stimuli analytiques, c'est à dire en demandant aux sujets de se décrire par rapport à des situations particulières. Les questions ont été structurées de façon que les réponses puissent être spécifiques, si possible mesurables, acceptables pour le sujet, réalistes et liées au temps. Ainsi, ce guide a été conçu en cinq parties intitulées : 1) Environnement familial, 2) Scolarité et Loisir, 3) Environnement social, 4) Questions générales, 5) Impacts actuels.

Cette enquête a été menée en entretiens individuels, auprès de cinq personnes nées de famille très fortunée maintenant devenues adultes (cf. Annexe). Cette méthode du face-à-face permet par rapport à d'autres types d'enquête épidémiologique (enquête par courrier, par internet) d'approfondir certaines réponses et de demander des avis supplémentaires, toutefois elle comprend une certaine complexité car il faut travailler de manière ciblée et en même temps disposer d'aptitudes psychologiques nécessaires, souvent l'apanage de professionnels. Certains inconvénients de cette méthode sont également à relever, comme la nécessité de les réaliser dans des circonstances comparables et que seul un nombre limité de personnes peuvent être interviewées. La méthode est dès lors moins appropriée pour obtenir des résultats représentatifs. Le choix des personnes interrogées ne s'est pas fait de manière aléatoire en raison de l'aspect très intime des questions et du risque élevé de refus de participation à cette enquête. Quatre personnes interrogées sur cinq étaient des amis ou des connaissances de ma famille, la cinquième personne m'a été recommandée par une des quatre personnes interrogées. Pour aucune je ne connaissais leur passé et leur situation présente ne me semblait pas particulière. Ainsi, je ne pense pas avoir introduit de biais en sélectionnant des personnes que je soupçonnais avoir vécu un passé difficile. Les interviews ont été réalisés au domicile de ces personnes pour une durée approximative de soixante minutes, ils ont été enregistrés puis retranscrits. La confidentialité de l'entretien et l'anonymisation de leurs données ont été garanties.

Consciente de certaines limites de cette méthodologie, il m'est apparu néanmoins primordial de donner la parole à ces personnes pour illustrer mon analyse avec des témoignages réels et pour récolter un maximum d'informations sur la manière dont ils ont vécu leur enfance et comment cette enfance influence

aujourd'hui leur vie d'adulte. En effet, la thématique des droits de l'enfant et des enfants riches n'a pas encore été étudiée et les articles scientifiques sont très restreints voire inexistant. Bien que non exhaustive cette enquête limitée et préliminaire permettra de faire ressortir, je l'espère, certaines tendances ou problématiques qui pourront devenir des sujets d'investigations approfondies ultérieures.

Par ailleurs, j'ai fait le choix d'interviewer des adultes plutôt que des enfants car c'est avec du recul qu'on prend conscience de son parcours et qu'on peut analyser son enfance. Finalement, pour éviter également une approche trop normative associée soit au genre (homme-femme), soit au contexte socio-culturel, soit à l'âge, j'ai varié au maximum le choix de mes interlocuteurs pour mieux apprécier si des thématiques communes émergeaient néanmoins des interviews. Ainsi, j'ai donné la parole à trois femmes et deux hommes de culture, de milieux et d'âges différents. Leurs histoires de vie sont diverses et variées, leur seul point commun étant qu'ils viennent tous de familles très fortunées et connues.

Mener ces entretiens a été pour moi un vrai défi. Déjà, comme mentionné auparavant, il n'était pas évident de trouver des personnes prêtes à témoigner. En effet, le sujet de ma recherche m'oblige à m'immiscer dans la vie des gens et de leur demander de se confier sur des aspects très intimes de leur vie. Même s'ils ont été prévenus que les entretiens restaient confidentiels et anonymes, certains ont pu rester sur la retenue et gênés de me raconter leur histoire. Tous étaient dans l'émotion. Certains ont très mal vécu leur enfance et aujourd'hui encore il est difficile pour eux de s'ouvrir et d'autant plus à une jeune étudiante.

1.4.1 Précautions éthiques

Ma recherche est principalement bâtie sur des témoignages d'enfants riches aujourd'hui adultes. Les précautions éthiques sont fondamentales dans ce cadre précis et existent pour s'assurer que les principes de la justice, du respect et de la prévention des données sont conformes et basées sur des normes précédemment convenues (Morrow, 2009). Afin que les entretiens soient crédibles et fassent sens, il est primordial que le but de la recherche soit clairement expliqué à l'interlocuteur, qu'il comprenne sa participation et qu'il donne son consentement (Morrow). De ce fait, avant chaque interview, j'ai expliqué en détails à la personne concernée

l'objectif de ma recherche et l'importance de son témoignage pour mon travail. Puisque plusieurs personnes interviewées font partie de grandes familles suisses, je leur ai garanti sur l'honneur confidentialité et anonymat afin de prendre les précautions nécessaires et protéger les informations données. Aucune conséquence néfaste n'adviendra de mon travail. De plus, mon guide d'entretien contient des questions très intimes ; j'ai informé mon interlocuteur qu'à tout moment il était libre de ne pas répondre, de passer à la question suivante ou même de cesser l'entretien.

Après la retranscription de l'interview - que j'ai chaque fois enregistré -, je leur ai proposé de le lire avant que je ne l'utilise pour mon analyse. Leur droit de regard était primordial à mes yeux et prévenait les mauvaises compréhensions. Je tiens encore à préciser que ces cinq interviews m'ont servi de base d'analyse à des problématiques souvent bien plus larges et complexes que j'ai moi-même interprétées ou exemplifiées.

2. Résultats

Cette recherche m'a permis d'effectuer 5 interviews de personnes répondant aux critères énoncés, à savoir dont la fortune de leurs parents étaient très largement supérieure à la moyenne des personnes vivant dans le même lieu.

- La première personne est une femme issue d'une famille de banquiers genevois et zurichois, actuellement âgée de 48 ans, divorcée et mère de 2 enfants.
- La deuxième est un homme de 39 ans né d'une famille de médecins, de commerçants et de politiciens libanais qui a grandi en Afrique sub-saharienne avant de s'installer à Genève avec sa femme et ses deux enfants en 2004.
- La troisième est un homme né dans une famille suisse de diamantaires domiciliée à Monaco, âgé de 37 ans, marié et père de 2 enfants.
- La quatrième est une femme de 36 ans née et élevée au Brésil issue d'une famille de longue tradition bourgeoise, actuellement mariée avec deux enfants et résidant à Genève.
- La cinquième est une femme de 48 ans née et habitant à Genève qui est issue d'une famille de banquiers genevois, actuellement mariée et mère de trois enfants.

2.1 Conséquences des représentations sociales et de l'excès d'argent : droits bafoués

Malgré les différences d'âge et de nationalité des personnes interviewées et les différents vécus qui m'ont été rapportés, j'ai pu constater qu'il ressortait de ces entretiens de nombreuses thématiques communes et que souvent ces enfants ont vu leurs mêmes droits bafoués.

2.1.1 Absence de stabilité familiale

Les cinq personnes interviewées ont toutes décrit une situation familiale assez chaotique par rapport à un schéma social traditionnel. Cette instabilité familiale provient principalement, aux dires de ces personnes, d'une absence quasi constante et répétée au long terme du père en raison de ses obligations professionnelles: « Mon père était très absent, il travaillait et voyageait beaucoup donc on le voyait très peu » #1; « Mon père était très peu présent, il travaillait toute la semaine à New York et rentrait tous les weekends pour nous voir » #3; « J'ai un père qui était physiquement absent parce qu'il voyageait beaucoup » ou « A cette période, je voulais partir avec mon père parce qu'il était ailleurs, dans des endroits très intéressants mais je n'ai jamais pu » #4; « mon père était très souvent absent à cause de son travail » #5. Parents divorcés ou unis, les enfants voient peu leur père et par conséquent, les mères assument -quand elles le peuvent et le souhaitent- toutes les fonctions parentales, y compris celles du père: « Ma mère a tout géré, elle a réussi à donner une place au père qui n'était pas là » #4. Ou dépassées les mères délèguent ces fonctions au personnel de maison : « C'était [le personnel de maison] une très grande stabilité pour moi. C'était tous des italiens, ils étaient très chaleureux. J'allais souvent en vacances en Italie avec eux car ma mère ne savait pas trop quoi faire de nous pendant les vacances » #1; « Ils [le personnel de maison] ont eu un rôle très important, on peut qualifier ça de substitut oui. Ce n'est pas eux qui nous ont élevé mais c'est clair qu'ils ont rempli des missions de nos parents » # 5. Ainsi, il ressort souvent de ces entretiens que les employés deviennent dans certaines situations des substituts de l'image et de la fonction parentales et s'investissent parfois davantage que les parents dans l'éducation de l'enfant. Cette substitution est exprimée de manière plus aiguë encore quand une des nounous doit partir, c'est un vrai deuil pour l'enfant qui voit s'éloigner une figure stable. Les enfants sont en manque de repères familiaux.

Alors que dans le préambule de la CDE il est inscrit « La responsabilité d'élever l'enfant et d'assurer son développement incombe au premier chef aux parents ou, le cas échéant, à ses représentants légaux. Ceux-ci doivent être guidés avant tout par l'intérêt supérieur de l'enfant.» et que **l'article 18** de la CDE stipule que :

1. Les Etats parties s'emploient de leur mieux à assurer la reconnaissance du principe selon lequel **les deux parents ont une responsabilité commune pour ce qui est d'élever l'enfant et**

d'assurer son développement. La responsabilité d'élever l'enfant et d'assurer son développement incombe au premier chef aux parents ou, le cas échéant, à ses représentants légaux. Ceux-ci doivent être guidés avant tout par l'intérêt supérieur de l'enfant.

2. Pour garantir et promouvoir les droits énoncés dans la présente Convention, les Etats parties accordent l'aide appropriée aux parents et aux représentants légaux de l'enfant dans l'exercice de la responsabilité qui leur incombe d'élever l'enfant et assurent la mise en place d'institutions, d'établissements et de services chargés de veiller au bien-être des enfants.

3. Les Etats parties prennent toutes les mesures appropriées pour assurer aux enfants dont les parents travaillent le droit de bénéficier des services et établissements de garde d'enfants pour lesquels ils remplissent les conditions requises.

Il apparaît de ces entretiens que dans les familles très fortunées les responsabilités des parents sont souvent déléguées aux dépens parfois de l'intérêt supérieur de l'enfant. En effet, naître dans une famille riche impose également le respect de certaines règles et attitudes qui ne sont pas toujours en accord avec le bien-être de l'enfant.

2.1.2 Le droit d'exprimer son opinion et d'être entendu

Une des avancées majeures du CDE, notamment dans son **article 12**, consiste dans le droit donné pour la première fois aux enfants d'exprimer librement leurs opinions et d'être écoutés:

1. Les Etats parties garantissent à l'enfant qui est capable de discernement **le droit d'exprimer librement son opinion sur toute question l'intéressant, les opinions de l'enfant étant dûment prises en considération** eu égard à son âge et à son degré de maturité.

2. A cette fin, on donnera notamment à l'enfant la possibilité d'être entendu dans toute procédure judiciaire ou administrative l'intéressant, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un représentant ou d'une organisation approprié, de façon compatible avec les règles de procédure de la législation nationale.

En effet, au fur et à mesure du développement de sa capacité de discernement, l'enfant est encouragé à prendre une part active à sa vie, surtout quand des décisions importantes qui le concernent sont prises.

Un élément qui m'a particulièrement frappée lors de ces entretiens est le manque apparent de liberté d'opinion et d'écoute qu'ont eu ces enfants riches au sein de leur famille quelque soit leur âge; souvent forcés de respecter la trajectoire imposée par leurs parents. En effet, trois des cinq personnes ont ressenti des contraintes pesantes de leur famille sur des sujets concernant directement leur avenir scolaire et professionnel, voire pire sur leurs relations sociales et sentimentales. Les exigences du milieu semblent primer sur le droit à l'autodétermination de l'enfant. Dans les cinq entretiens, il est ressorti que dès leur naissance, les parents avaient des exigences précises pour leurs enfants; ces derniers étant contraints, parfois sous la menace, de suivre ces trajectoires. Il faut relever l'absolue nécessité de faire des études supérieures avec un choix de matières très restreints: « Au niveau scolaire, la maturité était obligatoire. C'était même fondamental » #1; « Rien n'a jamais vraiment été imposé ou exigé si ce n'est les résultats scolaires. On devait réussir à l'école », « j'avais le choix de faire ce que je voulais tant que c'était à l'université et que la branche ouvrait à un avenir » #2; « ma sœur m'appelle le mouton noir car je suis la seule à ne pas avoir fini la voie choisie par mes parents... la voie universitaire » #4. Si les résultats ne suivent pas, ces enfants sont envoyés dans des écoles privées pour un encadrement maximal et, pour les situations les plus extrêmes, dans des internats en Suisse ou à l'étranger (#1 et #3), clairement contre la volonté de ces enfants en âge de discernement au moment de la prise de décision.

Trois personnes interviewées étaient en désaccord avec ces décisions fondamentales concernant leur scolarité mais jamais leur avis n'a été simplement considéré. La personne #3 témoigne parfaitement de cet état de fait: « j'ai été isolé en Angleterre. Je n'ai pas eu le choix, [mes parents] sont venus un jour dans ma chambre et m'ont dit « voilà ton billet, voilà ton fric, dans une semaine tu es loin ! » Entre quatorze et seize ans l'enfant est suffisamment grand et mature pour faire part de son opinion et expliquer pourquoi il ne veut pas aller en internat. Le frère d'une des interviewées en est même venu à faire une grève de la faim pour se faire entendre (#1). Exprimer son opinion est une chose, se faire entendre en est malheureusement une autre.

Au-delà des exigences scolaires il est ressorti dans trois des entretiens les attentes qu'avaient les parents face au mariage de leur enfant : « Oui on devait

épouser quelqu'un de bonne famille », « on n'épouse pas n'importe qui » #1, « mes parents voulaient que je me marie avec une femme de bonne famille [...] idéalement que mes parents connaissent, qu'elle ne soit pas chinoise, noire ou musulmane » #2, « Ma réussite familiale oui, clairement il y avait des attentes » #3. Les exigences des parents se transforment souvent en contraintes pour ces enfants car s'ils ne respectent pas ce que leurs parents imposent, ces enfants se retrouvent parfois isolés, menacés et même privés d'argent: « A 12 ans j'ai été envoyée en internat juste après ma 7^{ème} du cycle car il y avait un chinois qui était amoureux de moi et ma mère avait trouvé une lettre d'amour dans mon sac » #1. Ce contrôle parental persiste souvent bien au-delà de la majorité :

A 22 ans, quand mes parents n'appréciaient pas mon copain, ils m'ont coupé les vivres. J'ai donc dû commencer à faire attention à ce que je dépensais, j'étais perdue et dépendante. Et ce encore au jour d'aujourd'hui, l'argent est toujours une menace pour mes parents ; ils me tiennent grâce à ça. (#1)

Ces enfants riches sont, pour la plus part, contraints de suivre la trajectoire imposée dès leur naissance par leurs parents sans avoir l'occasion d'exprimer leur opinion.

2.1.3 Discrimination et stigmatisation

L'enfant riche représente une minorité de la population et comme toutes minorités il est souvent discriminé et stigmatisé, dans le cas présent à cause des capitaux élevés de ses parents. Ceci est nettement ressorti dans deux entretiens : « Pour éviter [d'être discriminé], je faisais exprès de ne pas dire qui j'étais », « je mentais sur qui j'étais car je savais que j'allais être mise à l'écart » #1, « Oui, [j'ai beaucoup été discriminé]. Des réflexions à la con j'en ai eu des milliers. J'ai toujours été mis dans des cases » #3, « J'étais gênée quand les gens découvraient d'où je venais. [...] Aujourd'hui, je suis mariée et je n'ai plus ce nom, ce qui me convient bien aussi » #5. La stigmatisation dont souffrent ces enfants riches est la conséquence indirecte des rapports économiques et de pouvoir dans lesquels s'inscrivent leurs parents, qui occupent des places dominantes dans le système productif/économique. A nouveau, la société projette sur l'enfant la réussite de ses parents et beaucoup de jalousie en ressort. Puisqu'on pense que l'argent fait le bonheur, et qu'on est le fils de quelqu'un de riche, on est heureux et on n'a pas de réel problème. Mais est-ce que l'argent a vraiment de l'importance pour un enfant ?

Etre né dans une famille aisée et porter l'étiquette du « fils de » n'est pas facile à assumer d'autant plus quand un enfant est en plein développement. L'enfant riche sort du lot bien malgré lui et il va constamment chercher à être le plus normal possible afin d'être accepté dans la société. Deux personnes m'ont expliqué qu'elles cherchaient à cacher qui elles étaient vraiment pour sembler le plus normatif possible et surtout par peur d'être mis à l'écart du groupe: « Finalement, je ne parle jamais de ma situation, je me cache, ça évite les remarques déplacées. [...] Ma philosophie c'est « moins j'en dis, mieux je me porte » ! » #3; ou encore:

Avec mes frères on évitait d'inviter [des camarades] à la maison car on avait toujours le majordome qui venait nous ouvrir avec les gants blancs, qui portait nos cartables etc. C'était de la folie, donc on préférait se cacher et amener le moins de gens possible à la maison. Du coup, les gens ne se rendaient pas compte. Je mentais sur qui j'étais car je savais que j'allais être mise à l'écart. (#1)

Un des principes fondamentaux de la CDE est **l'article 2** qui tente de protéger les enfants contre toutes formes de discrimination :

1. Les Etats parties s'engagent à respecter les droits qui sont énoncés dans la présente Convention et à les garantir à tout enfant relevant de leur juridiction, sans distinction aucune, indépendamment de toute considération de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'opinion politique ou autre de l'enfant ou de ses parents ou représentants légaux, de leur origine nationale, ethnique ou sociale, de leur situation de fortune, de leur incapacité, de leur naissance ou de toute autre situation.

2. Les Etats parties prennent toutes les mesures appropriées pour que l'enfant soit effectivement **protégé contre toutes formes de discrimination ou de sanction motivées par la situation juridique, les activités, les opinions déclarées ou les convictions de ses parents**, de ses représentants légaux ou des membres de sa famille.

Ces enfants ont ainsi honte d'inviter des camarades de classe chez eux ou de dévoiler qui ils sont vraiment car ils savent qu'ils sortent de la norme et que par conséquent ils vont être mis à l'écart. Ils se doivent de se cacher et d'essayer d'atténuer leur situation afin d'éviter les remarques désobligeantes qui les font souffrir. Ces enfants ne devraient pas être forcés de s'isoler car leurs parents ont beaucoup d'argent. Se sentir différent, voire honteux, est un poids lourd à porter que ça soit dans une extrême pauvreté ou une extrême richesse. Qu'un enfant soit trop

petit, trop grand, trop gros, trop maigre, trop pauvre ou trop riche, il est en décalage avec la norme et donc isolé. Tout le monde sait à quel point il est difficile de se débarrasser d'une étiquette.

2.1.4 L'intérêt supérieur et le bon développement

L'article 3 de la CDE dit que toutes les décisions prises pour l'enfant doivent être prises dans son intérêt supérieur :

1. Dans toutes les décisions qui concernent les enfants, qu'elles soient le fait des institutions publiques ou privées de protection sociale, des tribunaux, des autorités administratives ou des organes législatifs, **l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale.**

2. Les Etats parties s'engagent à assurer à l'enfant la protection et les soins nécessaires à son bien-être, compte tenu des droits et des devoirs de ses parents, de ses tuteurs ou des autres personnes légalement responsables de lui, et ils prennent à cette fin toutes les mesures législatives et administratives appropriées.

3. Les Etats parties veillent à ce que le fonctionnement des institutions, services et établissements qui ont la charge des enfants et assurent leur protection soit conforme aux normes fixées par les autorités compétentes, particulièrement dans le domaine de la sécurité et de la santé et en ce qui concerne le nombre et la compétence de leur personnel ainsi que l'existence d'un contrôle approprié.

Celui qui prend la décision – souvent le parent - doit examiner si oui ou non cette décision est bénéfique pour l'enfant et ne nuit pas à son bon développement comme mentionnée dans **l'article 6** alinéa 2 de la CDE « Les Etats parties assurent dans toute la mesure possible la survie et **le développement de l'enfant** ». Le terme développement a une portée globale et contient de manière holistique « le développement physique, mental, spirituel, moral, psychologique et social » selon l'Observation générale sur les Mesures générales d'application de la Convention en 2003 (Zermatten, 2010, p. 42). Les personnes interviewées ont souvent décrit des situations où les parents prenaient une décision, volontairement ou non, qui allaient à l'encontre de leur intérêt supérieur. Par exemple, le fait d'envoyer leurs enfants en internats contre leur gré a beaucoup nuit à leur bon développement mental, psychologique et surtout social. Deux des personnes interrogées se sont senties

rejetées et ont beaucoup souffert d'être éloignées de leur famille et de leurs amis : « J'ai été déplacée et envoyée chez les sœurs. Ça a été un désastre. Après 2 ans et demi j'ai tout fait pour me faire renvoyer car j'étais extrêmement mal dans ma peau là-bas » #1, « J'ai fait que des écoles privées et des internats -à partir de 15 ans les internats-. C'était le choix de mes parents clairement je n'ai rien eu à dire. Mon choix aurait été de rester à l'école du village avec mes amis d'enfance » #2 . Etre éloigné de leur famille et de leurs amis a été une grande souffrance pour ces deux témoins.

De plus, il est ressorti dans trois entretiens que la place que prenait l'argent dans la famille a beaucoup nui à l'intérêt des enfants et à leur bon développement. En effet, l'argent est dans les familles riches un moyen supposé pour régler tous les conflits familiaux. Ils auraient préféré remplacer l'excès d'argent par de l'attention. C'était la solution de facilité pour ne pas avoir besoin de confronter ou de reconforter un enfant : « J'ai ressenti un réel manque d'amour ce qui a créé des grandes séquelles, quasiment irréparables. Ce manque d'amour était toujours compensé par de l'argent » #1, « D'un point de vu matériel j'ai été surgavé, mais d'un point de vue affectif ma mère a été très peu présente, mon père était toujours en voyage. [...] L'argent est vraiment un accessoire » #3, « C'est l'éducation qui compte le plus dans l'enfance, l'argent dans le fond ce n'est pas grand chose, ça vient et ça part. [...] La présence des parents et l'éducation sont primordiales pour les enfants » #5. L'excès d'argent semble avoir nuit à l'intérêt supérieur de ces enfants car ils étaient hors d'une certaine réalité et ont surtout souffert d'un manque d'attention évident.

A travers les interviews réalisés nous pouvons constater que nombreux des droits de ces enfants riches ont été bafoués. Ce qui est d'autant plus alarmant c'est surtout que les 4 droits fondamentaux, qui sont les plus cruciaux et qui font fonctionner le mécanisme de la CDE (Zermatten, 2010), à savoir : l'article 2 : la non-discrimination, l'article 3 : l'intérêt supérieur de l'enfant, l'article 6 : de droit à la vie, à la survie et au bon développement et l'article 12 : liberté d'opinion, n'ont pas été respectés pour la majorité des personnes interviewées pourtant considérées comme privilégiées.

3. Analyse des résultats

3.1 Représentation sociale de l'enfant riche : image fausse

A travers les cinq interviews, il est ressorti que l'enfant riche peut être considéré dans de nombreuses situations comme une victime de la représentation que la société se fait de lui. En effet, il est perçu comme un enfant privilégié car il a un capital culturel, symbolique, économique et social élevé. Cette représentation de l'enfant riche, idéalisée et malheureusement partagée par un grand nombre, domine et cache la réalité des situations. Puisque ces enfants ont « tout », il est difficilement imaginable qu'ils puissent être malheureux ou manquer de quelque chose. S'ils se plaignent ou demandent de l'aide, automatiquement cette requête est considérée comme un caprice d'enfant gâté. Ce n'est souvent pas concevable que ces enfants aillent mal, comme me l'a dit une femme lors des entretiens :

« Comment tu peux avoir des problèmes ? », je l'entendais tout le temps. Ce n'était pas concevable pour les gens que je puisse être malheureuse. Jamais des profs ou des gens de l'extérieur ne se sont préoccupés de moi pour savoir ce qui n'allait pas. (#1)

Avec du recul, trois interviewés sur cinq disent que l'excès d'argent a surtout été un frein à leur bon développement pendant leur enfance, car intrinsèquement quand on est enfant l'argent n'a pas l'importance qu'il peut revêtir chez les adultes. La société véhicule l'idée que l'argent fait le bonheur ou du moins qu'il y contribue. Ainsi, cette représentation est projetée sur ces enfants persuadés que puisque leurs parents ont de l'argent ils sont heureux. D'où vient cette représentation ?

3.1.1 Rôle des médias

Les médias ont une grande influence dans notre société actuelle et je pense qu'ils jouent un rôle capital dans la divulgation et la propagation de l'image idéalisée des personnes riches. Ces personnages riches, célèbres, puissants sont reconnus comme des vedettes, venant de l'italien *vedetta*, ce lieu élevé où les sentinelles étaient postées ; plus encore, on les nomme « stars » - étoiles -, en d'autres termes des objets célestes, brillants qui sont utilisés comme des repères,

voire comme des guides. Les célébrités sont ainsi devenues des icônes glamour, des modèles à suivre synonyme de réussite, de beauté et de bonheur. S'ils ne laissent pas indifférents, ils génèrent, qu'on le veuille ou non, fascination, envie ou jalousie. Les magazines glorifient la vie de ces « peoples » et font recette de ce mélange d'argent, de pouvoir et de célébrité. Leurs visages sont retouchés, leurs corps amincis, leurs jambes allongées au point de créer une image unique et uniforme, la représentation d'une caste suprême, d'un idéal quasi-divin. Comme le sociologue Edgar Morin le révèle dans une étude, la culture populaire se définit comme un endroit « où les stars ont un rôle de modèle et représentent une « idéologie du bonheur » »¹ ((Gorin et Dubied, 2011, p. 5). Les stars, ou plus globalement les riches, vendent du rêve car ils logent dans les plus beaux hôtels, côtoient des personnes d'influence, voyagent à travers le monde en jet-privé et portent les plus beaux bijoux. Les mass-médias –grâce aux photos, aux vidéos- travaillent à répandre ces images lisses et trompeuses au point que toutes nuances disparaissent. Dans les médias, tous sont mis dans le même panier, comme l'expliquent Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron (1963):

Pour s'épargner la tâche mineure et mesquine de distinguer, au risque de les relativiser, les pouvoirs, les contenus et les publics de chaque système de diffusion et pour couper court aux interrogations impertinentes, on forge des concepts massifs et obscurs où s'anéantissent les différences. [...] Dès lors, le tour est joué et les êtres particuliers, désignés seulement par et dans leur participation au genre suprême, bénéficient implicitement toutes les propriétés de genre. Chacun accumule sur sa tête les prestiges ou les crimes de tous les autres. (p. 1003)

Toutes les célébrités sont ainsi formatées à une manière d'être pour devenir représentatives d'un idéal de réussite. De cet état de fait la notion d'individualité, plus que d'individu, est totalement perdue. Cette appartenance forcée à un groupe peut déjà être considérée comme une forme de discrimination, contraire aux droits de l'enfant, pour ceux qui hériteraient, donc de manière involontaire, ce statut social.

La fascination exercée par ces personnes riches sur le reste de la population vient certainement du fait que depuis la fin des monarchies et l'éclosion des classes

¹ "[Morin] defines popular culture, whose stars are role models, as an "ideology of happiness"".

bourgeoises, l'accès aux privilèges est *a priori*, rendue possible à tous travailleurs qui s'en donneraient les moyens. Les plus grands espoirs sont ainsi permis mais qui entraînent de fait les plus amères désillusions, car l'équation travail – réussite – accès aux privilèges, n'est de loin pas toujours concrétisée même si la peine donnée à la première variable (travail) est présente. Ce paradoxe entre proximité et pourtant inaccessibilité dans la majorité des cas peut générer de profondes frustrations ; et une admiration sans faille peut se changer rapidement en une haine farouche. Il est remarquable d'ailleurs de noter que la presse aime autant aduler que critiquer et descendre les peuples au moindre faux pas. En effet, le plus petit incident personnel comme professionnel est rapporté à la une des journaux, sans concession ni pitié. Pour ces stars qui sont mises sur des piédestaux, il est inconcevable qu'elles puissent échouer ou décompenser et redevenir ainsi un simple individu. Pour certains publics c'est donc la désillusion qui génère ces réactions hostiles pour d'autres, la satisfaction de voir qu'eux comme n'importe lequel d'entre nous sont faillibles.

De ce fait, la représentation des personnes riches, célèbres ou puissantes dans l'inconscient collectif est très complexe et paradoxale. D'un côté ce sont des gens vénérés et admirés grâce à leur réussite et leur position sociale on les respecte davantage car ils fascinent. D'un autre côté ce sont des personnes pour lesquelles la société a une tolérance zéro. Le public a trop souvent tendance à oublier qu'au-delà de cette image idéale de la célébrité il y a un être humain qui fait face à des problèmes et qui souffre aussi. Si certaines de ces personnalités, toutes adultes, jouent de cette image, la manipulent à leur avantage et acceptent les revers de cette médaille, les enfants, eux, l'ont uniquement héritée et dans la majorité des cas la subissent plus qu'ils ne la maîtrisent. A ma crainte, les enfants riches ou célèbres peuvent faire face à ces sentiments extrêmes et paradoxaux de la part de leurs pairs puisque leur situation est à la fois enviable et détestée. Comme leurs parents représentent une image véhiculée de réussite sociale, automatiquement ils leur sont associés et deviennent partie intégrante de cette caste particulière. Cette étiquette idéalisée peut nuire au bon développement des enfants par une vision déformée du grand public.

Ainsi, les médias - par une vision peu nuancée et simplificatrice - intègrent les personnes riches, dont les enfants, dans un cadre très stigmatisant, unitaire leur

donnant une identité de groupe plutôt qu'une identité individuelle. Cette discrimination va à l'encontre de l'article 2 du CDE.

3.2 Réussir à tout prix : Pression familiale et pression sociale

3.2.1 Réussite scolaire

A travers les cinq interviews, un fait est commun à tous : faire aussi bien, voire mieux que ses parents est une nécessité ! La réussite n'est pas un choix, c'est un devoir. Cette ambition de réussir et d'avoir la possibilité de faire mieux est, selon la journaliste spécialisée dans les relations familiales Andrée Aelion Brooks, typique du XX^{ème} siècle et en lien avec la génération des parents nés du baby-boom après la deuxième guerre mondiale (Brooks, 1989). Suite à cette période, une nouvelle manière de voir la vie et l'éducation des enfants est née. En effet, des parents encore traumatisés par la guerre ne souhaitent pas que leurs progénitures subissent les mêmes traumatismes qu'eux ont dû vivre. Ainsi, les enfants sont encouragés à réussir, à survivre et prospérer à un niveau qu'eux-mêmes n'auraient jamais pu atteindre (Brooks). Pour ce faire, et garantir la meilleure éducation possible, la mère reste à la maison et se consacre à plein temps aux enfants pendant que le père travaille pour subvenir le mieux possible aux besoins de la famille. Ces enfants ont une vie stable et sont conditionnés à faire mieux que leurs parents. De 1945-1973, les pays développés connaissent une période de croissance économique rapide et régulière connue sous le nom des « trente glorieuses » où tout semble possible et réalisable. Les universités à travers le monde se développent ainsi que la croissance économique des pays. Dans de nombreux pays les frontières entre les classes sociales deviennent floues, c'est la première fois que chaque individu peut devenir prospère grâce à son ambition et son travail acharné. Il n'est plus nécessaire d'avoir du sang bleu pour faire partie des riches ; ce statut semble dorénavant accessible à tous et motive les plus ambitieux.

La génération suivante –c'est-à-dire les enfants issus de ces familles de nouveaux riches souvent appelés les « fils de »- doivent répéter le même schéma, à savoir faire mieux que leurs parents, la pression est immense et les chances d'y parvenir sont de plus en plus restreintes ! En effet, il est difficile de rivaliser et de faire aussi bien voire

de surpasser l'accomplissement des parents qui ont déjà si bien réussi à une période où les opportunités étaient bien plus nombreuses.

La notion de réussite dans ces familles parvenues n'est pas un choix mais un dû. Puisque leurs parents ont réussi à bâtir un empire, les enfants grandissent avec la pression que quand on veut on peut et si on peut on doit (Brooks, 1989). Cependant, il faut replacer les générations dans un contexte. Les parents issus de la période des trente glorieuses devaient faire mieux que leurs parents qui avaient vécu la guerre et gagnaient très peu d'argent. La marge de progression était très grande et le contexte économique en leur faveur. Les enfants de ces « nouveaux riches » ont eux une marge de progression de toute évidence bien plus restreinte. Ainsi l'explique Andrée Aelion Brooks:

It was terrifying to face the idea that [those children] might slip back down. The notion was so new that it could not be viewed as a generational hazard. Instead, it had to be looked upon as a blow to one's own self-esteem as a competent, conscientious parent. So now the stakes were much, much higher. While it had been relatively easy to surpass one's own father (or mother), a child of a baby boomer needed far more intense conditioning to be able to surpass, or event equal, one's own achievements.² (p. 15)

Les enfants savent surtout que s'ils veulent garder le même train de vie qu'ont pu leur offrir leurs parents, ils sont dans l'obligation de faire des études et de trouver un travail qui leur permettra d'avoir le même standing de vie. Leur entourage direct leur demande ainsi une éducation de très haute qualité avec un accès aux universités les plus prestigieuses. Toutes les personnes que j'ai pu interviewer sont allées faire leurs études supérieures à l'étranger. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (2007) qualifient ce mode de vie internationale d'*habitus cosmopolite*. L'objectif escompté est que grâce à ces séjours à l'étranger, les enfants apprennent de nouvelles langues et acquièrent surtout un capital social précieux de relations internationales. Partir étudier à l'étranger est très représentatif de leur statut.

² « L'idée qu'ils [ces enfants] risquaient de faire un retour en arrière était terrifiante. La notion était tellement nouvelle qu'elle ne pouvait pas être vue comme un risque pour cette génération. A la place, ça devait être vu comme un moteur pour un parent compétent et consciencieux. De nos jours, les enjeux sont bien plus élevés. Alors que d'antan c'était relativement facile de surpasser notre père (ou mère), un enfant d'un enfant du baby-boom a besoin de conditions plus intenses pour être capable de surpasser, voire d'égaliser ses parents ». (Traduction libre)

La question de faire autre chose que des longues études et d'aller à l'université n'est pas concevable pour ces enfants car cela serait considéré comme un énorme retour en arrière, une régression inacceptable. Cette nécessité de réussir est souvent inconsciente chez ces enfants, la réussite est ancrée dans leur éducation, c'est la norme :

[Etre riche fait que] tu as accès à un certains nombres de ressources à la fois intellectuelles et matérielles qui te permettent de démarrer la vie beaucoup plus facilement c'est clair. Ceci vient avec une évidence que plus tard tu devras faire l'Université, c'est la norme du coup. L'université c'est normal. Des fois c'est un peu frustrant car on bosse énormément. 500 personnes l'ont fait avant, 500 vont faire l'uni après, donc tu ne sors pas du lot. (#2)

Cependant, l'université est réservée à une certaine élite qui ne dépend pas du capital économique mais des capacités intellectuelles de chacun. Si ces enfants héritent du bien-être économique de leurs parents, il n'en est pas forcément de même pour les compétences réflexives et d'apprentissage. Dans ces situations, les enfants peuvent se trouver dans des conflits internes très lourds à porter avec pour dilemme la volonté d'atteindre les objectifs souhaités par ses parents sans en avoir les capacités cognitives. Puisque la pression est immense, la barre est placée très haute et l'échec pour ces enfants est peu admissible pour les parents comme pour la société, il peuvent sombrer dans des comportements pathologiques comme la dépression ou des commettre des actes auto- ou hétéro-agressifs, comme le confiait deux personnes interviewées #1 et # 3.

Malgré les voyages, les bonnes notes et les bonnes fréquentations, il est souvent ressorti lors des entretiens individuels, que ces personnes ont beaucoup souffert de cette pression familiale car rien ne semble jamais suffisant. L'un des personnes interviewées m'a même confié : « Je pourrais ramener [à mon père] la moitié de lune il en manquerait toujours un bout » #3. Cependant, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, quatre des personnes interrogées veulent aujourd'hui que leurs enfants fassent des études universitaires. Malgré toutes les pressions subies, c'est une exigence qui reste ancrée et qui fait partie de leur *habitus de classe* (cf. section 3.2.3, p. 35).

Les enfants issus de familles riches voient la réussite comme quelque chose de facile, de normal et d'accessible car leurs parents y sont parvenus. Or, pas tous les

enfants n'ont les capacités de réussite de leurs parents. Ces enfants n'ont pas été préparés à un éventuel échec ou à la possibilité de faire autre chose que l'université. L'échec est perçu comme une honte, encore plus quand on a toutes les cartes en main pour réussir. Ces enfants se mettent la pression pour égaler leurs parents et surtout ils ne veulent pas les décevoir car ils leur ont toujours tout donné – argent, habits, voyage, voiture. Malheureusement pour ces enfants, la pression ne se limite pas à leur famille mais à toute la haute société. En effet, les parents parlent entre eux et se vantent des prouesses de leurs enfants. Quand une mère voit son enfant sortir diplômé d'une des plus grandes universités, elle se réjouit de le raconter à toutes ses amies (Brooks, 1989). Or, si un des enfants échoue, les parents n'en parleront pas car ils ne peuvent pas briller dans la société; et ils se sentent aussi responsable en tant que parents (Brooks).

3.2.1.1 La lutte contre le déclassement

Certains enfants ne réussissent pas à maintenir la position héritée de leurs parents. Toujours vouloir faire aussi bien ou mieux n'est pas facile d'autant plus quand la marge de progression est plus petite de génération en génération. Par conséquent, ces enfants éprouvent de la difficulté rester à la même place dans l'échelle sociale, sont « contraints » de descendre et de faire face à un déclassement social. Pierre Bourdieu, dans plusieurs de ses ouvrages, met en évidence le rôle central de l'héritage culturel des enfants d'origines sociales favorisées. Ce capital culturel hérité favorise la scolarité des enfants des classes élevées. La société depuis lutte contre ces inégalités. Ainsi, comme l'explique Bourdieu (1979), les riches doivent lutter contre le déclassement alors que les moins riches luttent pour gravir l'échelle sociale :

Les stratégies qu'emploient les uns pour tenter d'échapper au déclassement et rejoindre leur trajectoire de classe et les autres pour prolonger le cours interrompu d'une trajectoire escomptée, sont aujourd'hui un des facteurs les plus importants de la transformation des structures sociales. (p. 166)

La société cherche à déconstruire ces inégalités sociales pour que chacun puisse avoir des chances équitables de réussite. Or, souvent on oublie de prendre en compte l'impact d'un déclassement social sur une personne. Hériter d'un capital culturel élevé peut, certes, être considéré comme un grand avantage, mais ce cadeau peut se révéler empoisonné car souvent il est accompagné de beaucoup

d'attentes. En effet, ces héritiers sont moralement contraints de suivre la trajectoire de leur classe sociale élevée et exploiter le mieux possible ce capital culturel sous menace d'être déclassé ; en ont-ils seulement les capacités ? Bâtir une trajectoire exceptionnelle peut demander une dizaine d'années d'effort, se maintenir au sommet demande une vie d'effort.

L'envie que tout le monde puisse réussir grâce au travail acharné et non pas simplement grâce au capital culturel hérité relève d'une justice sociale qui est saine en soi mais elle devrait aussi prendre en considération le fait que ceci provoquera le déclassement de certains ; ce qui peut être vécu comme un vrai traumatisme !

En effet, si je prends, par exemple, un enfant qui naît dans une famille de médecins. Ce dernier sera très probablement voué à faire médecine, et grandira avec l'idée que faire médecine est accessible et facile. Cependant, réussir des études de médecine reste une exception, ce n'est pas la norme dans une société. L'enfant qui grandit qu'avec des parents médecins va automatiquement s'identifier et se dire que puisque son entourage a réussi il n'y a aucune raison que lui échoue. Or, à nouveau, la médecine n'est pas accessible à tous, il est possible d'échouer mais cet échec est peu concevable par un enfant issu d'une famille de médecin. Être le seul à échouer alors que toute la famille a réussi est une expérience terrible pour ces enfants car il ne s'est jamais préparé à être déclassé. Par comparaison, un enfant qui vient d'une famille de manuels qui décide de faire médecine ne percevra pas l'échec de la même manière. En effet, lui ne sera jamais déclassé dans l'espace sociale car au pire il revient au même stade que ses parents. L'enfant riche, quant à lui, sera déclassé à chaque échec car puisqu'il est toujours tout en haut, il ne peut que échouer (être déclassé). Ses chances de gravir l'échelle sociale sont très petites ; il doit donc réussir les choses les plus difficiles et lutter pour rester dans la même classe sociale pour ne surtout pas être déclassé. Les marges de progressions ne sont pas les mêmes, mais l'impact de l'échec ne l'est pas non plus. Un « riche » qui échoue aura bien plus de conséquences négatives qu'un « pauvre » qui échoue. Ce dernier aura le mérite d'avoir essayé alors que le riche sera stigmatisé de n'avoir pas réussi alors qu'il avait toutes les cartes en main.

L'échec est très difficile à vivre pour tout le monde. Être déclassé c'est le sentiment de n'avoir pas été assez bon ; se sentir inférieur à ceux qui sont comme nous. Quand on fait partie d'un groupe c'est toujours très valorisé de sortir du lot quand on a

réussi, mais c'est très difficile d'être le seul à échouer ; et ce qu'on soit riche ou pauvre. Tout marche par comparaison, mais tout dépend à qui on se compare aussi.

Ceux qui seront déclassés sont les riches qui ont hérité d'un capital culturel élevé pour laisser la place à des personnes qui ont gravité l'échelle sociale. Ainsi, par jalousie probablement, personne ne se préoccupe de l'impact que peut avoir ce déclassement sur les riches. Une fois de plus ils ont tout et, de manière schématique, on ne va pas se préoccuper d'eux car pour une fois ils sont frustrés et n'obtiennent pas ce qu'ils veulent. Ces héritiers sont victimes de l'image idéale que l'on se fait d'eux.

L'échec pour les enfants riches qui n'ont pas réussi à faire aussi bien que leurs parents est donc triple. De un, ils n'égaleront jamais leurs parents et ne pourront pas garder le même train de vie, de deux, ils ont déçus leurs parents qui leur ont toujours tout offert et de trois, ils sont rejetés et stigmatisés par le reste de la société car ils ont été déclassés.

3.2.2 Réussite familiale

La réussite scolaire est un objectif incontournable, mais la réussite maritale revêt également une importance cruciale pour les enfants riches. Dans trois des interviews, il est ressorti la nécessité d'épouser quelqu'un de très bonne famille, ce qui signifie dans ce milieu, riche, puissant, ou célèbre et si possible les trois à la fois. En effet, les nantis sont conscients des privilèges de leur classe sociale et manifestent une intense mobilisation qui vise à assurer la perpétuation de leur situation dominante. La notion de transmission de patrimoine et de perpétuation d'un Nom de famille est quelque chose qui pèse lourd pour les enfants. Ces derniers subissent de grandes pressions qui les obligent à se formater aux souhaits de leurs parents. Lors d'un entretien, une personne a souligné ceci en disant :

La notion de transmission de patrimoine est très lourde à porter, on a un poids sur nos épaules et encore plus en tant que garçon. Ça se sent beaucoup. Tu mets de la pression sur le dos de ton enfant en espérant qu'il réagisse de la manière que tu veux. Moi je n'ai pas réagi comme mon père voulait. Du coup mon père projette sur mon fils ce qu'il n'a pas réussi avec moi, mon fils commence à porter ce poids. Pour mon père c'est très important cette transmission de patrimoine. (#3)

Les parents peuvent se comporter en donnant peu d'importance aux souhaits de leurs enfants car il y a des schémas à respecter en lien avec le nom qu'ils ont hérité. Si l'enfant se révolte ou renie cet héritage, les parents le projette sur la prochaine génération ou fait du chantage. En effet, dans un autre interview (#1), une femme m'a expliqué qu'à chaque fois que ses parents n'appréciaient pas son petit copain, ils lui coupaient les vivres. De ce fait, les parents gardent un contrôle incessant et à tout âge sur les fréquentations de leurs enfants, les empêchant de rencontrer « n'importe qui » et les obligeant surtout à perdurer leur position héritée dans l'échelle sociale.

3.2.3 Habitus de classe

L'habitus est un concept fondamental de la sociologie de Pierre Bourdieu qui définit les goûts, les dégoûts, les pratiques sportives ou culturelles, la manière d'agir de voir et de sentir d'un individu ; en résumé l'habitus définit notre manière d'être qui est le produit d'une histoire individuelle mais aussi collective intériorisée lors du processus de socialisation (Accardo et Corcuff, 1986; Vinches, 1998). Bourdieu (1989) le définit ainsi:

Systèmes de dispositions durables et transformables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise extraite des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. (pp. 88-89)

Ces acquisitions sont issues en premier lieu du processus d'apprentissage lors de la prime enfance puis en second lieu de l'institution scolaire. Ces expériences représentent l'apprentissage initial et sont les plus durables selon Bourdieu (Vinches, 1998). Toutes ces expériences vont être intériorisées et se transformer en disposition générales qui définiront la « manière d'être » et la « façon de faire » de chacun (Vinches). Cette incorporation est souvent proche chez des individus occupant une position voisine dans l'espace social. Ainsi, les personnes de mêmes classes sociales peuvent voir leurs habitudes, leurs goûts et leurs comportements se rapprocher ce qui crée un **habitus de classe** (Vinches).

Fortement marqués par leurs origines, les individus sont amenés, tout au long de leur vie, à faire des choix dans différents domaines. Or, comme le souligne Paul Vinches (1998) « ces choix, que [les individus] ressentent comme l'expression d'un libre arbitre, sont fortement liés à l'intériorisation de leurs chances objectives de réussite à divers moments et dans différents lieux, donc à leur *habitus* » (p. 36).

A travers l'éducation scolaire et familiale qu'ils reçoivent tout au long de leur enfance, les enfants riches acquièrent un *habitus* de classe sociale élevée représentatif du haut de l'échelle sociale. L'enfant riche est « formaté » pour faire des longues études, pour épouser une personne de même classe sociale, ou jouissant d'une image publique comparable à la sienne afin de conserver tous les avantages et privilèges de leur statut. Il faut éviter à tout prix le déclassement. Donc au final l'*habitus* est comme le soulignent Alain Accardo et Philippe Corcuff (1986), « un principe non choisi de tous les choix » (p. 73). En faisant, par exemple, de l'équitation et du golf l'enfant riche a plus de chance de rencontrer un compagnon de vie qui a le même *habitus* de classe que lui. Il existe donc même dans des activités de loisir, des contraintes subies où le choix est dicté plus par des considérations sociales que par pure envie ou plaisir.

Puisque l'*habitus* est ancré en la personne, il semble difficile de le renier et de le changer même quand il déplaît. De façon très intéressante et paradoxale, les personnes que j'ai pu interviewer et qui ont souvent souffert de leur *habitus* de classe sont enclins à reproduire le même schéma avec leurs enfants maintenant qu'ils sont parents. Ils veulent, par exemple, qu'ils fassent de longues études. Quand je leur demande pourquoi, ils me répondent tous « parce que c'est comme ça ». C'est encré dans leur manière d'être et dans leur style de vie et cela ne s'explique pas. Je pense personnellement que si ces personnes ont avec le temps accepté leurs souffrances suite à des échecs, à une mauvaise image dans leur milieu ou à un déclassement dans leur échelle de valeur, ils pensent à leur tour que leur enfant fera mieux qu'eux, qu'il aura les capacités qu'ils n'ont pas eues. Que leur souffrance ne sera pas celle de leurs enfants. Cette vision ne ressort peut-être pas très nettement des entretiens que j'ai menés mais j'ai très clairement ressenti chez quatre des cinq personnes interviewées qu'ils souhaitent que leur enfants reprennent le flambeau de leur famille, qu'ils réussissent là où eux ont échoués. Ils pensent cependant qu'ils ne vivront pas les mêmes écueils qu'eux car leur mode éducatif est décrit comme

différent, leur écoute plus importante, leurs exigences plus faibles. Dans les faits, ils reproduisent exactement le même schéma qu'ils ont vécu, avec toutes les contraintes et les exigences de leur classe sociale. D'ailleurs dans deux des familles interviewées, un enfant a des difficultés scolaires et puisque leur chance de passer dans un degré scolaire supérieur en fin d'année était compromis, ils ont choisi de les inscrire dans des écoles privées. L'habitus de classe, la préservation des privilèges la peur du déclassement semble être quasi génétiquement inscrits chez ces personnes et la transmission aux générations suivantes est dominante.

Certes, tous les enfants cherchent à rendre leurs parents fiers d'eux mais la notion de réussite est complexe car elle ouvre le débat de savoir si ces enfants réussissent pour eux ou pour leur famille. Réussir scolairement et familialement mais sans avoir eu le choix d'épouser qui on veut ou étudier ce que l'on veut est-ce vraiment de la réussite ? Socialement ils perdurent dans le haut de l'échelle mais se soumettre à la pression sociale et familiale est-ce suffisant à l'épanouissement personnel ? D'une manière ou d'une autre, les enfants riches se soumettent aux normes et aux règles imposées probablement plus que ceux issus de classes sociales moyenne et leur marge de manoeuvre est plus faible car la pression du milieu est plus forte alors que la marge de progression est plus faible.

Ce cycle peut s'arrêter si l'enfant est prêt à tout rejeter et faire ses propres choix ; mais ce n'est pas si simple. Les parents gardent toujours une forme de contrôle pour garder leurs enfants sur la bonne trajectoire notamment grâce au chantage financier (#1). Beaucoup d'enfants aujourd'hui adultes expriment avec beaucoup de tristesse le fait de ne jamais être assez à la hauteur.

3.3 Faible agentivité des enfants riches

Un enfant devient **acteur** de sa vie quand il est capable de transformer sa situation et de faire ses propres choix. Par opposition, un enfant est **agent** quand il est soumis à une structure et qu'il est porteur du système qui le détermine (Stoecklin, 3.10.2012). L'**agentivité** définit la « capacité qu'a un individu ou un groupe à prendre des décisions, d'agir et d'interagir avec d'autres personnes de manière socialement compétente » (Nybell, Shook et Finn, 2009, p. 264). Ainsi, c'est le degré d'agentivité qui différencie l'acteur de l'agent ; plus on acquiert d'agentivité, plus on devient

acteur de sa vie. Il faut également souligner que tous les individus n'ont pas le même degré d'agentivité, certains ont plus d'influence que d'autres. Par exemple, les enfants en bas âge ont une faible agentivité car ils sont soumis à la structure de leurs parents. L'agentivité de chacun dépend des processus individuel et sociaux qui génèrent les actions, qui les transforment et qui sont transformées par elles (Stoecklin, 3.10.2012).

Les enfants de classes aisées sont soumis à toute une série de contraintes liées à leur position dominante dans l'échelle sociale. Comme expliqué précédemment, ils font notamment face à d'intenses pressions sociales et familiales qui réduisent leur marge de manœuvre et leurs choix. Ils sont soumis à la structure de la classe dominante et leur agentivité apparaît finalement très faible. Un carcan social oppressant semble les maintenir dans un état larvaire et peu évolutif coincés entre un plancher épais et un plafond bas.

L'enfant riche est élevé dans l'optique de suivre la trajectoire collective de sa classe sociale. En effet, il se doit de faire de longues études et de préférence à l'étranger, il doit épouser quelqu'un de riche, il doit être ami avec des personnes du même milieu que lui... L'enfant riche doit répondre à cet élitisme et se battre pour rester en haut de l'échelle sociale et ne pas être déclassé. Il est toujours soumis à une structure qui le contrôle et diminue sa capacité de faire ses propres choix et il doit répondre de manière parfaite à un cadre moral et social extrêmement rigide.

Ce cadre de vie, composé de morale et de principes, est présent dans toutes les classes sociales. Toutefois, sa forme, ses limites et ses contraintes ne paraissent pas identiques partout. Il semble se durcir et se réduire plus on s'approche du haut de l'échelle sociale. Par comparaison, il apparaît pour les personnes interviewées que l'espace social dans lequel gravitent les enfants de classe sociale moyenne soit plus souple, plus agréable, et moins contraignant. Du fait déjà de leur plus grand nombre, ils n'appartiennent pas aux extrêmes et sont donc moins remarqués, moins sous les feux de la rampe et cette sorte d'anonymat social devient confortable. Cette liberté était recherchée par les personnes interviewées en souhaitant « être comme tout le monde ». Dans leur vision, ces enfants visent avant tout un épanouissement personnel, familial et professionnel. Ils sont libres de faire leurs propres choix et répondent aux attentes d'aucune classe sociale. Plus ils grandissent,

plus ils peuvent devenir acteur de leur vie. Leur trajectoire individuelle va finir par primer sur la trajectoire collective ; ce qui est l'opposé chez les riches.

L'**agentivité** est notamment la capacité d'un individu à prendre des décisions et d'interagir avec d'autres personnes de manière socialement compétente. A trois reprises dans les entretiens ils est ressorti cette envie de tout envoyer balader, se démarquer et vivre pour soi suivant ses propres choix. Pourtant ils ne l'ont pas fait et reste aujourd'hui encore pour certains d'entre eux dépendants des rentes que leur fournissent leurs parents. Ainsi, à chaque fois, ces enfants sont rattrapés par l'emprise que leurs parents ont sur eux et ce même après leur majorité. Il existe donc un contraste évident entre le souhait d'être libéré d'une tutelle parentale et cette dépendance à leur argent, à l'appartenance à une classe, qui dans leur esprit, reste envers et contre tout, un privilège. Entre le confort matériel apporté par l'argent et les contraintes dues aux exigences de classe qui en découlent, plusieurs ont fait le choix de l'argent (#1 et #3). Pour cette raison, rares sont les enfants riches qui deviennent acteur de leur vie. Leur agentivité semble plutôt faible. Ce point est important car en terme de droits de l'enfant, si ce dernier subit des contraintes dans l'enfance lorsque son agentivité est faible, l'espoir subsiste qu'à l'adolescence ou à l'âge adulte sa capacité décisionnelle augmentant, la personne pourra améliorer sa situation, ce qui n'est pas le cas si l'agentivité reste faible.

3.4 Composition familiale des familles riches

L'enfant est un être en devenir qui est en pleine croissance. Son développement a lieu dans un cadre précis – sa famille - dont les caractéristiques matérielles et humaines sont liées à des facteurs sociaux, culturels, économiques, géographiques (Deschamps et Yaker, 1978). La notion de la famille a beaucoup évolué ces soixante dernières années. Déjà, nous sommes passés d'un modèle hiérarchisé (femme à la maison, homme au travail) à un modèle bien plus égalitaire (Kellerhals, Widmer et Levy, 2004). De plus, le taux de divorce est en augmentation, la famille nucléaire tend à disparaître pour laisser place à des familles recomposées. Il n'y a aujourd'hui plus une configuration précise de l'image de la famille mais de multiples définitions. Cependant, une chose est certaine c'est que la composition familiale et le style conjugal des parents jouent un rôle crucial dans le

développement de l'enfant (Kellerhals, Widmer et Levy, 2004). Les sociologues Jean Kellerhals, Eric Widmer et René Levy dans leur ouvrage *Mesure et démesure du couple* (2004) ont enquêté sur les différents styles de couple qu'existent aujourd'hui et comment ces couples font face à l'arrivée d'un enfant. Pour définir les styles de couples, les auteurs se sont basés sur différents indicateurs (fusion/autonomie, hiérarchisation/liberté des genres, similitudes/différences des goûts...) pour cerner les diverses composantes de cohésions et de régulation des couples. Grâce à ces indicateurs, les auteurs ont dégagé cinq styles de couples prédominants mais bien différenciés les uns des autres. Il y a :

Le style « bastion » qui est caractérisé par un niveau élevé de fusion. Le groupe insiste sur son unité plutôt que sur sa singularité. Les valeurs de stabilité/prévisibilité complètent une organisation agencée autour des différences de genres et assez rigidement définie. Assez jaloux de son intimité, l'homme maintient l'échange avec l'extérieur alors que la femme privilégie sa vie de famille plutôt que sociale. (Fusion, similitude des goûts, hiérarchisation des genres, routine).

Le style « cocon » s'organise autour de valeurs de confort. Il s'agit de construire une sorte de nid intimiste, duquel on éloignera un maximum le bruit extérieur. A l'intérieur, les repères sont précis et assurent un sentiment de sécurité : égalitarisme dans le couple ce qui crée une quasi absence d'asymétrie. (Fusion, similitude des goûts, pas de hiérarchisation des genres, routine).

Le style « association » met en exergue l'autonomie des conjoints. La fusion est très peu marquée pour laisser place aux activités spécifiques de chacun, sur les goûts et opinions qui leur sont propres. Chacun s'affirme dans sa différence. Ce couple est très ouvert sur l'extérieur et rejette une organisation fondée du travail fondée sur la différenciation des genres. (Pas de fusion, pas de similitudes des goûts, pas de hiérarchisation des genres, pas de routine).

Le style « compagnonnage » est un style de couple où les individualités s'estompent derrière le souci du bien commun. L'envie de ne faire qu'un et d'aller ensemble vers une communauté à laquelle on est intéressé domine. La souplesse en matière d'organisation laisse davantage de place à l'idée de partage équitable qu'à celle de négociation comptable. (Fusion, grande ouverture extérieure, égalitarisme, pas de routine).

Le style « parallèle » est un style d'interaction où l'unité du groupe est bâtie sur la complémentarité des fonctions et la fermeture par rapport à l'environnement plutôt que sur la communauté des esprits ou des cœurs. La sécurité et l'ordre sont les maîtres-mots de ce fonctionnement (Pas de fusions, casaniers, isolement, grande hiérarchisation des genres, routine).

Le style de couple n'est pas figé, chaque couple a son propre style et il peut varier tout au long d'une vie, notamment avec la venue des enfants (Kellerhals, Widmer et Levy, 2004). Maintenant, ce qui m'intéresse est de savoir dans quel style de couple évoluaient les parents des enfants riches interviewés et de voir quelle influence cette composition familiale a eu sur leur développement.

Selon les auteurs, « les couples dotés d'importants capitaux économiques et culturels, où la femme a un fort investissement professionnel, se construisent davantage d'un modèle « association » que les autres » (Kellerhals, Widmer, Levy et 2004, p. 94). Je peux confirmer que d'après les entretiens que j'ai menés, le style « association » - avec quelques variantes - est le style conjugal qui caractérise le mieux les parents de ces enfants riches. En effet, la composition familiale des familles riches est aussi particulière. Chaque conjoint est autonome. Le père est souvent un homme qui a un poste très haut avec des grandes responsabilités au travail. Ceci justifie son absence et ses nombreux voyages à l'étranger. La femme souvent ne travaille pas mais s'implique beaucoup dans la communauté que ça soit du bénévolat ou de la politique. Malgré le fait que chacun s'épanouisse de son côté, il y a une grande communication entre les conjoints. Le couple est peu fusionnel et très ouvert sur le monde extérieur. Dû à leur vie extrêmement active, il n'y a pas de routine possible.

L'arrivée d'un enfant est un bouleversement dans un couple ; tout doit être revu et modifié (Kellerhals, Widmer et Levy, 2004). Normalement, le rythme du couple s'accorde aux besoins de l'enfant, l'autonomie se fait rare. Mes constats à travers plusieurs des témoignages sont les parents de ces enfants riches n'ont finalement pas beaucoup changés leur style de couple après l'arrivée des enfants. En effet, le père dans les cinq interviews restait très absent durant toute leur enfance. La mère quant à elle ne travaillait pas pour s'occuper des enfants mais gardait ses nombreuses activités extérieures. Le couple maintient donc son autonomie. Pour combler leur absence et garder leur même style de couple, ils font appel à du personnel de maison pour prendre en charge les enfants. Ces enfants ont finalement

peu de contact avec leurs parents et communiquent peu avec eux. Les échanges et les conversations sont rares. L'enfant ne se sent pas comme une priorité aux yeux de ses parents, il ressent de l'autonomie ; presque un peu trop. Cette constatation peut paraître en contradiction avec l'idée développée dans un chapitre précédent dans lequel je mentionnais que le carcan de l'habitus de classe était très rigide pour les enfants riches. En reprenant l'entretien #3 la personne rapporte :

Cependant, mes parents pensaient me mettre des limites à ce niveau là, mais ces limites n'étaient pas réelles. Donc je n'avais pas de limites. Quand tu grandis avec trop de moyens et trop de facilités ce n'est pas bon, il faut un cadre familial que je n'ai jamais eu. (#3)

Il semble donc perceptible que dans certaines de ces familles le cadre n'est pas donné explicitement par les parents mais de manière implicite par leur statut et leur image sociétale. L'autonomie se développe consciemment guidées par un cadre fournit par les parents, dans leur situation, il semble qu'on est plus proche de l'abandon que de l'autonomie.

Des entretiens et du cadre familial décrit, certains des enfants riches semblent évoluer dans un cadre rigide imposé par leur habitus de classe mais sans repères fixés par des parents souvent absents.

3.4.1 Pauvreté relationnelle

Matériellement l'enfant possède absolument tout ! Tout est sans limite, quand l'enfant demande quelque chose, il l'obtient : voyage, jeux, habits, voiture. Or, trois des personnes interviewées ont admis avoir indéniablement manqué d'attention de la part de leurs parents ; ils ont fait face à une grande pauvreté relationnelle. Payer est la voie de la facilité pour ces derniers car ça ne demande pas de temps ; mais pour garantir un bon développement un enfant a besoin d'être entouré et écouté par ses parents. Ces trois personnes étaient, durant leur enfance, en continuelle recherche d'amour et de disponibilité : « D'un point de vu matériel j'ai été surgavé, mais d'un point de vu affectif ma mère a été très peu présente, mon père était toujours en voyage » #3, ou encore :

Pendant mon adolescence je passais une tonne de weekends chez ma grand-mère car ma grand-mère avait une grande écoute et une grande disponibilité pour moi. Chose que ma mère n'a jamais eue ; elle n'a jamais pris de temps de

m'écouter. Elle était toujours en train de courir pour sa politique ; elle ne s'est jamais posée autour d'une table pour boire une tasse de thé avec moi. [...] Ce qui m'a vraiment manqué c'est de la disponibilité et de l'écoute de la part de mes parents. (#5)

Presque tous étaient en recherche d'attention et de relations humaines stables. Ces enfants avaient du personnel de maison qu'ils appréciaient beaucoup car c'était une stabilité, même si ça ne remplace jamais un parent. Ces enfants sont en quête permanente d'attention. Ainsi, ils ont tous franchi certaines limites légales à l'adolescence ; ils expriment leur mal-être dans l'excès. C'était une manière d'attirer l'attention de leurs parents.

Or, au moindre problème, comme apparu dans trois entretiens, les parents cherchent peu à discuter afin de comprendre les difficultés et trouver une solution. Par souci de facilité sûrement et afin de régler le problème rapidement, ils isolent leurs enfants en les inscrivant dans des internats loin du domicile familial. Pourtant, isoler un enfant alors qu'il est déjà mal dans sa peau est très traumatisant, il se sent encore plus mal-aimé et sa rage croît davantage. En refusant de passer du temps à comprendre et régler un problème cette attitude radicale, qui consiste à éloigner l'enfant en pensant en fait éloigner le problème, dénote une absence d'empathie et d'amour parental. Ces parents règlent les problèmes familiaux comme leur business aux dépens de la santé de leur enfant et donc de leurs droits. Une femme m'a d'ailleurs confié :

Tout a été raté à cause de ce manque d'amour, car dans le fond avec tant d'argent on aurait pu faire des choses merveilleuses. Tout a été gâché.

Je me faisais autant renvoyer de ces internats car je demandais de l'aide. Je voulais être aimée et rentrer chez moi, mais mes parents ne l'ont pas perçu comme ça. (#1)

Conscient de ce problème, la question de la pauvreté relationnelle des enfants riches a été abordée au Canada grâce à la recherche du cinéaste Julien Boisvert qui a lancé un projet pilote d'une campagne intitulée « Parrainez un enfant riche » visible sur leur site (<http://www.parrainezunenfanttriche.org/>). Ce projet prend la forme d'une campagne humanitaire inversée pour sensibiliser la pauvreté relationnelle des enfants venant des pays riches. Le 11 mai 2011, la Directrice de campagne, Mme Nicole Rupert, a mis en ligne un point de presse spécial adressé

au président français, Nicolas Sarkozy, hôte du sommet du G8 dans la ville de Deauville. Elle a demandé explicitement que la question des enfants élevés en milieu aisé et la pauvreté de type relationnel qui les affecte soit ajoutée à l'ordre du jour de ce sommet (*Parrainez un enfant riche*, 2013). Comme argument, elle invoque en effet qu'à travers des activités menées sur le terrain en Amérique du Nord, il est apparu que les souffrances des jeunes de pays riches – et le Canada au premier chef – prenaient des proportions endémiques : 20% des jeunes ont des pensées suicidaires, 13% s'automutilent, 30% sont sous l'influence de médicaments et 9% dépendants de jeux-vidéo (*Parrainez un enfant riche*, 2013). Grâce à cette initiative, des familles du tiers-monde peuvent parrainer des enfants d'Occident victimes des sociétés de consommation : cyberdépendance, anorexie, isolation, intimidation... Les parrains du Sud s'engagent à aider les enfants riches à sortir des griffes de la pauvreté relationnelle (*Parrainez un enfant riche*, 2013). La websérie a pris forme après un travail de terrain de six mois pour définir le concept de pauvreté relationnelle. Très intéressée par ce projet pilote j'ai pris contact avec Julien Boisvert pour savoir d'où lui était venue l'idée et comment il avait trouvé le financement de cette campagne :

L'idée m'est venue en 2010. Je regardais les infopubs d'une ONG canadienne à la télévision. On montrait des enfants tellement maigres que plusieurs en mourraient. J'ai pensé alors au phénomène de l'anorexie dans les pays riches, qui tue de la même manière. Mais pour des raisons opposées: pas assez de ressources matérielles dans le Sud et trop de ressources matérielles dans le Nord. Juste en France, c'est 70 000 jeunes qui sont anorexiques.

J'ai décidé de créer une websérie qui reprendrait l'esthétique de ces infopubs, mais en inversant la logique. En 2011 j'ai reçu une bourse d'écriture pour développer la websérie. J'ai décidé de prendre l'argent pour monter une simulation de parrainage, qui pourrait générer des idées et des personnages pour la websérie. C'était aussi une façon de vérifier mes thèses auprès des participants. Il y a eu une trentaine de jeunes et d'immigrants qui ont été jumelés. Les immigrants provenaient de pays sous-développés, et à la surprise générale, ce sont eux qui ont compris le plus vite le projet. Unanimement, ils avaient été renversés par la pauvreté relationnelle en arrivant au Canada. Leur première impression, c'était l'aspect glacial du Canada, pas sur le plan météo mais dans le rapport entre les gens.

Je lui ai demandé s'il avait reçu des critiques sur son projet mais il est encore trop tôt pour le débat car la date de lancement officielle est pour août 2014. Les

chiffres mentionnés sont cependant alarmants et deviennent préoccupant pour un pays où les jeunes sont censés vivre dans l'opulence. La société a beaucoup évolué dans les pays riches. Les femmes travaillent de plus en plus, le taux de divortialité est en constante augmentation, la définition de la famille devient floue. Ces changements sociologiques font que les enfants grandissent et évoluent dans un cadre plus aussi stable qu'auparavant provoquant certains manques notamment affectifs. Dans les pays à ressources financières limitées – à l'autre extrême - les enfants grandissent dans des milieux où ce qui est matériel se fait rare mais où une grande tradition de la famille et de l'entraide existe encore. L'idée de cette campagne est selon moi brillante car elle inverserait la tendance et motiverait les « pauvres » à aider les « riches ». Il n'y a pas de hiérarchie, chaque catégorie de personnes peut apporter quelque chose que ça soit financier ou affectif- à l'autre. Pour schématiser un peu, les riches offrent aux pauvres de l'argent pour qu'ils puissent développer leur confort alors que les pauvres offrent aux riches de l'attention et de l'écoute pour qu'ils puissent développer leur bien-être.

Il faut se préoccuper des toutes les situations extrêmes qui touchent les enfants. L'excès d'argent et le matérialisme en général n'apportent pas de *facto* le bonheur. En 2007, le *Journal of Business Ethics* publie un article du Professeur en Management et Marketing Thomas Li-Ping Tang qui démontre que la société a en général tendance à mettre en relation le bien-être/bonheur d'une personne et son revenu. Or, l'auteur prouve à travers sa recherche que finalement cette association est fautive car le bien-être d'une personne résulte plus de ses relations sociales que de l'argent gagné :

As societies grow wealthy, differences in well-being are less frequently due to income and are more frequently due to social relationships and enjoyment at work. Materialism is negatively correlated with life satisfaction³. (p. 375)

Les relations sociales d'une personne sont ainsi bien plus importantes que l'argent et apportent bien plus de satisfaction. Plusieurs des enfants riches que j'ai pu rencontrer ont hérité d'un grand capital économique mais ils ont été victimes d'une très grande pauvreté relationnelle. L'impression de ne pas être une priorité pour ses parents fut très difficile à vivre. Deux personnes m'ont dit qu'ils auraient rendu tout

³ « Plus les sociétés deviennent riches, moins le bien-être est lié au revenu mais plus il est fréquemment lié aux relations sociales et au bien-être au travail. Le matérialisme est négativement corrélé à la satisfaction dans la vie ». (Traduction libre)

leur argent pour avoir une vie familiale stable et pleine d'amour. L'argent est un outil qui n'achète pas tout. Les enfants ont des besoins pour se développer harmonieusement qui dépassent le capital économique.

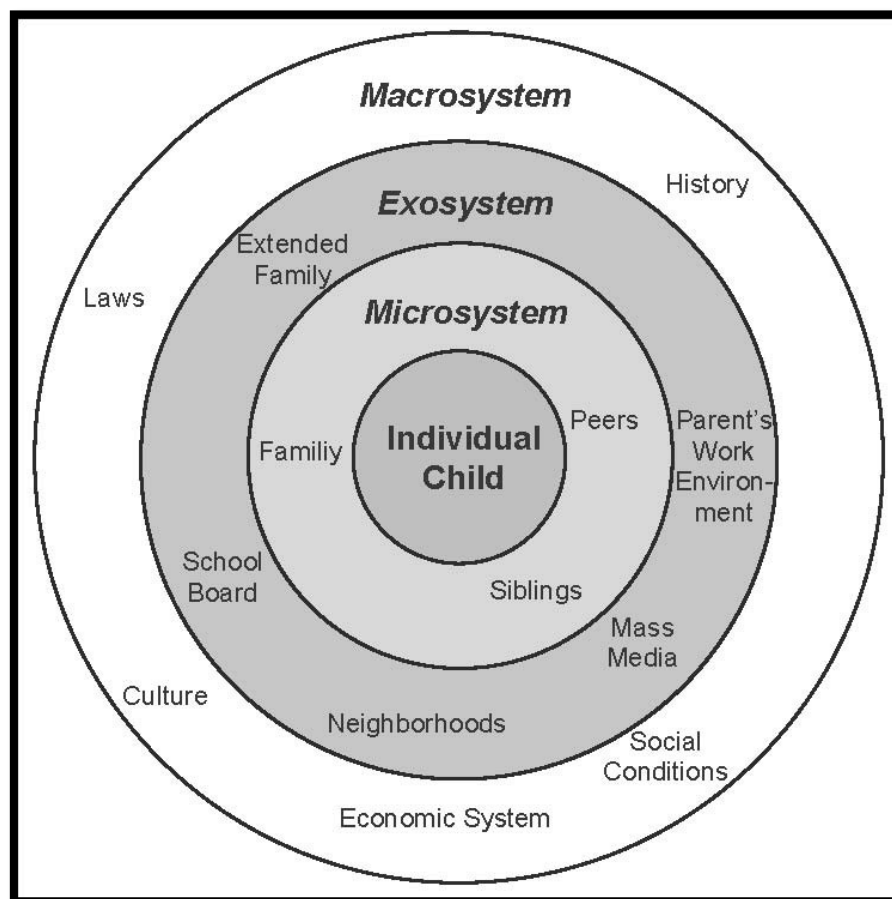
Ce qui a été surprenant pour moi, c'est qu'aujourd'hui quand ces enfants parlent de leurs parents et justement de cette pauvreté relationnelle qu'ils ont subie, j'ai ressenti plus de rancœur envers leur mère que leur père. Le père paraît souvent excusé, comme absous de son manque de responsabilité parentale car, probablement avec leur éducation et leur mode de pensée, il garde un rôle traditionnel de modèle et de réussite. Son absence est acceptée car il n'avait pas d'autre choix, il devait entretenir la famille et leur garantir un certain train de vie. Il a sacrifié sa vie de famille pour leur bien-être. La mère, quant à elle, ne travaillait pas et donc aurait pu faire le choix de consacrer plus de temps à ses enfants. Rien ne l'obligeait à être aussi souvent absente et faire appel à des nounous.

3.5 Impacts psychologiques

Les enfants des familles riches sont souvent soumis tout au long de leur enfance à une structure familiale et sociale oppressante. Leur agentivité est très faible et ils doivent ainsi suivre la trajectoire collective que leur impose leur classe sociale sans libre choix. Puisqu'ils héritent d'un capital social, économique, culturel et symbolique élevé, ces enfants sont idéalisés et très souvent isolés persuadés qu'ils ne sont pas à plaindre. Or, ces enfants – comme très clairement reflété dans les interviews - n'ont pas toujours une grande stabilité familiale et souffrent souvent d'une grande pauvreté relationnelle remplacée par de l'argent. Les pressions subies et le manque d'attention porté par leurs parents sont très difficiles à vivre pour eux. Ce mal-être a des réels impacts néfastes sur leur santé physique et mentale qui ressortent tout particulièrement à l'adolescence et qui ont des conséquences toute au long de leur vie.

L'adolescence est la période pendant laquelle cette souffrance est exacerbée. L'adolescence est une période fragile de transition inévitable et difficile pour tous les enfants. Plus un enfant, mais pas tout à fait un adulte non plus, l'adolescent peut se mentir en marge de la société (Dubas, Miller et Pertersen, 2003). En effet, le corps change, il y a des remises en questions identitaires, une quête du

soi profonde qui est un passage crucial avant la vie d'adulte. Cette période peut être plus ou moins bien vécue selon les individus et dépend de leur histoire, leur entourage et de leurs contraintes sociales (Dubas, Miller et Pertersen, 2003). La manière dont l'adolescence est vécue dépend du climat dans lequel on évolue. Le psychologue Urie Bronfenbrenner est l'un des premiers à développer cette théorie en affirmant que: « development as the systematic study of the processes through which properties of the person and the environment interact to produce continuity and change in the characteristics of the person over the life course »⁴ (Bronfenbrenner, 1993, p. 8). Pour étudier le développement de l'enfant, Bronfenbrenner a élaboré un modèle écologique qui se focalise sur l'individu et ses interactions au sens large avec tous les niveaux de la société (figure 2); tous jouent un rôle particulier et d'autant plus lors d'une période comme l'adolescence.



(Figure 2: Modèle écologique de Urie Bronfenbrenner)

⁴ « [On peut définir le] développement comme une étude systématique des processus par lesquels les propriétés d'une personne et son environnement interagissent pour produire une continuité et des changements dans les caractéristiques d'une personne tout au long de sa vie ». (Traduction libre)

Ainsi, l'entourage direct a un réel impact sur le développement de l'enfant mais pas seulement, tous les acteurs jouent un rôle dans son bon développement. Plus le climat est stable et ouvert à la discussion, plus l'adolescent se sent écouté, conseillé et compris. Plus l'adolescent est isolé, plus il va faire face à ses problèmes, seul, et souffrira davantage.

Ceci est très nettement ressorti lors des entretiens. Quatre des cinq personnes interviewées m'ont décrit l'adolescence comme une période particulièrement difficile : « [A l'adolescence] j'ai fait beaucoup de bêtises c'est clair, j'ai par exemple piqué la bagnole sans demander » # 2, « j'ai très mal vécu mon adolescence. Je m'attachais à tout le monde je cherchais de l'attention partout » # 1 ou encore :

J'ai très mal vécu l'adolescence. Avec les amis beaucoup trop de fêtes. Quand tu n'es pas très bien dans ta peau tu n'as pas envie de rester chez toi ; donc à 14 ans j'ai commencé à sortir. C'était des grosses sorties. Vraiment pas une bonne période pour moi, beaucoup d'erreurs, beaucoup d'expériences, tu vois un peu de tout (...) tous ces excès car je n'avais pas de cadre familial, tout était facile. (# 3)

Pourquoi l'adolescence a été une période particulièrement difficile ?

Ces enfants riches ont grandi dans un environnement particulier en lien avec leur classe sociale. Durant cette période, ils constatent leur différence. Alors que tout adolescent cherche à se fondre dans la masse, les riches comprennent leur position à l'extrême d'un échiquier social. Ils se sentent différents, hors d'une certaine norme, ce qui les isole petit à petit du monde extérieur. En effet, pour reprendre le modèle écologique de Bronfenbrenner (figure 2), l'enfant riche se rend compte à l'adolescence qu'il ne se sent pas à sa place à tous les niveaux d'interactions. Premièrement, dans son microsystème (famille, frère/sœur), l'enfant se sent en décalage et incompris. Il ne trouve pas sa place au sein des siens, ne se sent pas écouté, aimé, et noue finalement peu de lien avec les membres de sa famille proche. Deuxièmement, dans l'exosystème (école, voisinage, famille au sens large) l'adolescent une fois de plus se sent différent car il ne veut pas forcément respecter les trajectoires que lui impose sa classe sociale. A l'école souvent il essaye de cacher tant bien que son nom, son origine, de façon à ne pas être isolé. Troisièmement, au niveau du macrosystème (histoire, culture), l'enfant riche se rend compte qu'il peut,

mais n'a pas le droit, d'être en décalage avec sa culture et les normes tacites que lui impose sa position sociale. Il ne se sent finalement bien nulle part. Cette différence ressort sous la forme d'une crise identitaire très nettement marquée à l'adolescence. Dans les entretiens, j'ai relevé qu'à ce moment précis, l'adolescent vit un dilemme particulièrement complexe: soit respecter la trajectoire imposée par sa classe sociale et refouler sa véritable personnalité pour rester dans un certain cadre, soit tout renier et vivre de ses propres choix au risque d'être en permanence jugé par les siens, renié et déshérité. Ce choix n'en est pas un car dans les deux cas il y a aura des souffrances suivies de ruptures. Se sentir différent et pas à sa place, peu importe à quel extrême, peut avoir un réel impact sur le développement de l'enfant et sur sa quête identitaire. Souvent isolé par leur famille, j'ai pu ressentir beaucoup de solitude lors de leur adolescence chez certaines des personnes interviewées. Cette crise existentielle a pu s'exprimer de plusieurs manières.

3.5.1 Excès ; argent, drogue et alcool

Pour quatre des personnes interrogées, l'adolescence a été une période de quête d'attention des parents et a abouti à des comportements souvent excessifs. Transgresser les lois, sortir tard le soir et dépenser sans compter était pour eux une manière de tirer la sonnette d'alarme, d'exprimer leur mal-être en recherchant l'attention de leurs parents. L'excès en général et la consommation de drogue et d'alcool en particulier révèle une difficulté, un malaise passager ou plus ancré dans l'individu (Stephan, 2011). Cette consommation peut être générée par l'environnement social ou familial et l'adolescent peut déprimer gravement (Stephan). Abuser de substances est une manière de fuir la réalité et les problèmes du quotidien probablement dans l'espoir d'attirer l'attention des parents ou celle d'un autre pair si les parents sont absents. L'idée d'échapper à la réalité et se sentir plus puissant est aussi une manière de les surpasser. En effet, comme expliqué précédemment, les enfants riches dans certains cas souffrent d'une faible agentivité et de pauvreté relationnelle. Ils sont peu écoutés chez eux. Fonctionner à travers des comportements à risque dénote d'attitudes auto- et hétéro-agressives. L'abus, l'excès sont des moyens médiés par le corps pour exprimer à l'interlocuteur sa détresse, en espérant paradoxalement une réaction bienveillante de sa part. Je me détruis pour obtenir ton attention. Dans les faits, cet acte procède du retournement sur le sujet de l'impulsion meurtrière initialement destinée à l'objet, dans le cas précis

le code social dans lequel on les a éduqués et au-delà les parents qui les ont contraints.

Malheureusement, cette quête d'attention et d'écoute a souvent eu un effet inverse sur les parents qui – par souci de facilité - ont préféré envoyer leur enfant en internat à l'étranger pour éviter tout problème. La négation des problèmes et l'isolement forcé comme réponse sont contraires aux principes de bienveillance de l'enfant.

3.5.2 Troubles du comportement alimentaire

La crise d'adolescence de manière générale ne touche pas les filles et les garçons de la même manière. Pour les filles l'adolescence est marquée par un grand changement physique qui peut être difficile à accepter d'autant plus quand on grandit dans un milieu où le culte de la beauté est des plus importants. En effet, la haute société est souvent adulée car elle représente un idéal. Tous font les plus beaux voyages, participent aux galas les plus glamour et fréquentent des gens d'exceptions. L'homme doit réussir dans son travail et gagner beaucoup d'argent alors que la femme elle doit atteindre une certaine perfection physique. A nouveau, tout est lié à l'image que l'on veut dégager envers les autres, ce que l'on représente en société. Cette image passe forcément par les biens matériels mais également par l'apparence physique. Le riche se doit d'être soigné, beau et souriant car il vit dans un monde idéal. De ce fait, quand à l'adolescence une fille riche se rend compte que jamais elle ne parviendra à cet idéal car elle n'a pas hérité du physique de mannequin relayé dans les magazines, elle va se comparer et se dénigrer. Comme pour les capacités intellectuelles, l'apparence physique fait partie de l'image stéréotypée de l'habitus de classe.

Etre complexé n'est certes pas exclusif aux riches, loin de là, mais cette différence est probablement plus marquée quand les gens autour représentent un idéal sociétal. C'est une fois de plus pour ces adolescentes l'impression d'être moins bien et d'être différente de ceux qui les entourent. Il est difficile pour elles de se sentir toujours inférieures d'autant plus quand elles sont en plein développement et mal dans leur peau due à la période qu'elles traversent. Chez les jeunes filles souvent ce mal-être s'exprime à travers des troubles alimentaires. Une femme en entretien m'a avoué avec beaucoup d'émotion avoir eu une très mauvaise image d'elle-même à

l'adolescence et qu'elle était tombée dans une anorexie mentale (# 1). Elle explique ce comportement car « [elle] n'a jamais eu d'amis fixes car [elle] changeait régulièrement d'internat et de lieu. [elle] n'avait personne et était très seule. [Elle] rêvait d'amis mais [elle] était très isolée » (# 1). La maigreur peut être interprétée, je pense, selon deux axes. Dans le premier, la minceur représente un idéal de beauté typique de la fin du XX^{ème} siècle en Occident. S'affamer c'est rentrer dans les critères de beauté et se faire accepter pour son image. Pour le deuxième, la minceur poussée à son extrême, la maigreur, est une manière d'exprimer un vrai mal-être et d'attirer l'attention. Ainsi, en tombant dans l'anorexie, l'adolescente devient un idéal de beauté tout en exprimant un véritable mal-être. Inconsciemment ou pas, le résultat est que l'entourage parle d'elle et pour une fois l'adolescente est au centre de toutes les attentions. Or, ce comportement est très dangereux pour la santé et peut avoir de graves conséquences sur le bon développement de l'enfant entraînant même parfois la mort.

3.5.3 Suicide

Que ce soit à travers les excès, les abus de substances ou les troubles alimentaires, les adolescents qui traversent ces phases difficiles sont à la recherche d'attention, d'amour et d'écoute de leurs parents. Ils cherchent les limites aux moyens les plus extrêmes. Au mieux, les parents perçoivent le problème et mettent des choses en place pour aider et recadrer leur enfant. Au pire, les parents ne réagissent pas ou que peu à ces appels au secours persuadés que ce n'est qu'une phase inévitable. Le pire des scénarios est quand le parent veut régler les problèmes de son enfant non pas en lui prêtant de l'attention mais en réglant tout avec de l'argent. Cette distance émotionnelle peut – entre autre - avoir des conséquences catastrophiques comme le suicide.

Comme évoqué dans l'introduction, la Suisse fait partie des cinq pays au monde avec le plus haut taux de suicide chez les 15 à 24 ans ; au total 1'400 jeunes se suicident chaque année (Fondation Sarah Oberson, 2013). Il est difficile de savoir dans ces statistiques la proportion des jeunes riches qui se donnent la mort. Cependant, ce taux est alarmant et soulève beaucoup de questions quant à la notion de bonheur dans un pays riche comme la Suisse. Comment se fait-il que le taux soit si haut ? En effet, en Suisse tout le monde a un toit, a accès à l'éducation et peut manger à sa faim. Qu'est-ce qui manque à ces adolescents qui pourtant

semblent tout avoir ? Le psychologue Robert E. Lane a étudié ces questions dans son article *Does money buy happiness ?*⁵ (1993) en s'intéressant particulièrement aux nations riches. Son étude révèle qu'être un pays développé nécessite souvent le sacrifice du bien-être des habitants :

Richer nations, made richer by their focus on productivity, have happier citizens than do poorer nations. But focusing on productivity and wealth reduces individual happiness. In other words, an increase in national wealth requires a sacrifice of the well-being of the présent génération.⁶ (p. 63)

Etre riche demande un investissement et beaucoup de sacrifices que ce soit au sein d'une famille riche ou à plus grande échelle pour développer l'économie d'une nation. Ceci pourrait expliquer le taux de suicide si élevé dans les pays riches et si bas dans les pays pauvres. En effet, la richesse vient nécessairement avec des contraintes liées justement à cette même richesse. Une famille ne peut pas être riche sans que le père ait des grandes responsabilités dans son travail et ainsi doive souvent s'absenter pour son travail par exemple. Comme un pays ne peut pas se développer sans sacrifier un peu le bien-être de ses habitants. Le bonheur résulte dans l'équilibre entre sacrifice et épanouissement car très regrettablement on ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre ; la vie est faite de choix. Ces choix – faits par les parents – ont un réel impact sur le bien-être de l'enfant ; il subit ceci. Le suicide résulte souvent d'un isolement dû à un mal-être interne, refoulé, typique des nations riches. Bien malheureusement, les plaisirs de la vie ou l'amour donné à des enfants ne peuvent pas être achetés ou remplacés par de l'argent. Dans les pays pauvres souvent les enfants grandissent encore au sein de communautés, jamais ils ne se retrouvent seuls. Les interactions humaines sont bien plus fréquentes et prévient je suppose de nombreux suicides.

Matériellement, les enfants riches ont absolument tout ce qu'ils désirent mais il peut leur manquer une attention toute particulière de leurs parents qui garantirait leur bon développement et une stabilité relationnelle. L'adolescence est une période de changements. C'est à cet âge là que l'enfant découvre qui il est, ce qu'il veut ou ne veut surtout pas devenir. L'enfant riche se rend compte de la

⁵ *L'argent achète-t-il le bonheur ?*

⁶ « Les nations les plus riches, sont devenues plus riches grâce à leur productivité et parce qu'elles ont des habitants plus heureux que les Nations pauvres. Mais en se focalisant sur la productivité et la richesse, ça réduit le bonheur de chacun. En d'autres termes, augmenter la richesse du pays sacrifie le bien-être de la présente génération. » (Traduction libre)

pression familiale dont il hérite et réalise que l'avenir va être fait de choix difficiles pour lui. Il se sent différent des autres enfants de son âge et surtout très seul à les affronter pendant cette période. Les excès sont leur manière d'exprimer leur mal-être et leurs peurs. Certains parents ne le voient pas de cet œil mais plutôt comme un caprice car ce sont des enfants qui ont tout. Certaines personnes que j'ai pu rencontrer gardent de réels séquelles de cette période et ont encore aujourd'hui de la peine à faire confiance aux gens qui les entourent ou à s'attacher émotionnellement.

3.6 Synthèse

Suite aux entretiens menés, à mon analyse et à la lecture du peu de littérature sur ce sujet je peux confirmer que dans l'imaginaire collectif l'enfant riche est toujours considéré comme un privilégié. Cette image d'Epinal idéalise leur situation et isole l'intérêt que pourrait avoir les experts sur les enfants riches. Ces derniers font face à des problèmes que peu d'autre enfant ne connaît (pression quant à la réussite, culte de la beauté, grande pauvreté relationnelle, discrimination, faible agentivité) et certaines de leurs droits fondamentaux sont à risque d'être bafoués. La souffrance est grande et le taux de suicide est alarmant. **Pourquoi donc les enfants riches sont si souvent ignorés ?**

4. Discussion : Pourquoi sont-ils ignorés ?

4.1 L'idée que l'argent fait le bonheur

Je pense que la première partie de la réponse résulte du fait que nous sommes dans une société où nous sommes persuadés que l'argent fait le bonheur ou du moins qu'il y contribue. L'argent est vu comme un privilège et une preuve de réussite professionnelle et sociale. Or, il a été prouvé que l'argent apporte peu de satisfaction sur le long terme et n'influence pas le bien-être d'une personne. En effet, le psychologue Robert E. Lane (1993), a également étudié la question de savoir qu'elle est la corrélation entre bien-être et l'argent. Il se rend vite compte que ce rapport de cause à effet entre argent et bonheur est totalement faux et n'a pas lieu d'être. Selon ses recherches, le bien être dépend surtout des relations sociales (famille et amis) et non pas de l'argent qui n'apporte que peu de satisfaction sur le long terme. A quoi bon avoir de l'argent si on n'a personne avec qui le partager ? L'idée que l'argent fait le bonheur vient de la classe moyenne ou des pauvres qui représentent la majorité de la population. Or, Lane cite dans son article une étude réalisée par l'organisation américaine Gallup en 1981 auprès d'Américains qui avait pour but de mesurer le bien-être des gens (Lane, 1993, p. 59). A la question « Qu'est-ce qui, jour après jour, vous apporte le plus de satisfaction et de plaisir ? » les activités en familles sortent en premiers puis les amis, la musique, les livres, la télévision etc. Jamais dans cette étude l'argent n'a été mentionné comme un plaisir contribuant au bien-être. L'argent ne satisfait pas, il s'agit simplement d'un outil qui permet d'acquérir des choses à partager comme a pu me le dire une personne lors d'un entretien: « l'argent est vraiment un accessoire » #3. De plus, l'étude a été menée envers des adultes ; et je ne pense pas que si elle avait été faite envers des enfants ces derniers auraient mis l'argent dans leurs tops réponses.

L'argent apporte des privilèges, c'est indéniable et cet aspect est constamment ressorti dans les entretiens. Or, l'argent ne garantit pas le bonheur et n'est pas un facteur au bon développement.

4.2 Enfants riches : pas reconnus comme des victimes

Je pense que la deuxième partie de la réponse vient du constat que les enfants riches ne sont pas reconnus comme des victimes. En effet, il ne faut pas oublier le fait que les enfants riches peuvent souffrir ; même s'ils ont BEAUCOUP d'avantages à être riches. Certes, il leur manque une stabilité familiale, certes la pression familiale et sociale est immense tout au long de leur vie, certes ils ont une faible agentivité MAIS ils ont également accès à des choses que les gens extérieures idéalisent et rêveraient d'avoir. Par exemple, voyager à travers le monde, pouvoir aller dans les meilleures Universités sont des privilèges qui leur sont réservés et pour lesquels les gens travaillent d'arrache pied pour y avoir accès. Cette facilité agace et peut créer des jalousies. Ainsi, il y a d'évidence plus d'avantages que d'inconvénients à être né dans un milieu aisé, et ceci ressort bien dans les interviews ; mais comme on a pu me le dire « les inconvénients coûtent très chers » # 3! Extérieurement, les gens ont tendance à seulement voir tout ce que les riches possèdent et qu'eux n'ont pas, et inversement jamais ils ne regardent ce que eux possèdent et pas les riches (agentivité, stabilité familiale,...). La société se limite au fait que les enfants riches ont un capital social, économique, culturel et symbolique élevé. Est-ce vraiment important quand on est enfant et pour garantir un bon développement ? Personnellement je ne pense pas. En effet, la stabilité familiale par exemple est bien plus fondamentale pour le bon développement de l'enfant que l'argent. D'ailleurs, lors d'un entretien on m'a exprimé ceci très clairement:

Quoi qu'il arrive on s'en sortira. Mais en échange de ça j'ai une situation familiale très compliquée. Les gens me diront « pour toi c'est toujours facile » mais moi je leur réponds « ne viens pas m'emmerder, toi au moins tu as eu une mère à la maison, tu n'as pas fait d'internat, tu as des armes que moi je n'aurai jamais » donc au final chacun ses avantages. (# 3)

Les enfants riches ne sont pas reconnus comme des victimes, il est difficilement concevable d'imaginer qu'ils puissent souffrir sans penser qu'ils font des caprices. Je pense que malheureusement nous sommes dans une société où pour susciter de l'intérêt il faut avoir un peu de pitié ou de la vulnérabilité. Un enfant handicapé qui n'a pas accès à l'école, un enfant des rues qui n'a plus de parents, un enfant d'Afrique qui ne mange pas à sa faim affecte bien plus qu'un enfant riche qui souffre de pauvreté relationnelle. Or, les impacts sur le long terme sont les mêmes car tous ces enfants souffrent et ont besoin d'aide. L'enfant est un être en

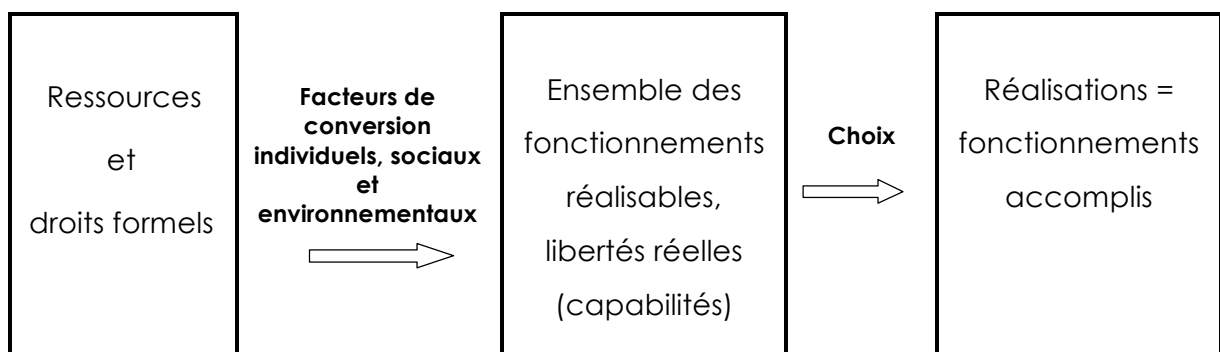
développement qui pendant son enfance et son adolescence doit se construire pour sa vie d'adulte. Il doit se munir d'armes fondamentales à l'épanouissement. Ces armes sont différentes pour chacun suivant la personnalité et le milieu dans lequel l'enfant naît. L'un ne peut pas juger une situation sans l'avoir vécue ; à nouveau c'est l'image que l'on se fait de l'autre qui reste souvent prépondérante. D'ailleurs, dans deux entretiens, les personnes ont exprimé le fait que l'argent a été néfaste dans leur enfance et qu'ils auraient tout rendu pour avoir une enfance stable, attentionnée et avec des parents présents. Chose qui est probablement inconcevable pour les plus pauvres.

De plus, et bien malheureusement, je pense que les gens qui aident les enfants dans la souffrance pensent parfois à leur bénéfice, à leur image. En effet, il est bien plus flatteur d'aider un enfant pauvre qui meurt de faim plutôt que des enfants riches qui souffrent de pauvreté relationnelle par exemple. Cette vision égoïste exclut de nombreuses catégories d'enfants alors que tous les enfants du monde devraient susciter de l'intérêt et de l'attention. A l'autre extrême, je ne pense pas que tous les enfants pauvres sont malheureux et souffrent non plus. Les biens matériels ne font pas le bonheur et encore moins quand on est un enfant en plein développement. Il serait nécessaire pour le bien des enfants riches de changer l'image que l'on se fait d'eux. L'image de l'enfant peut changer car elle est définie socialement (Verhellen, 1999). **Quels changements devraient être faits pour changer la représentation que l'on se fait des enfants riches ?**

4.3 Leur laisser la possibilité d'être capable

Je pense qu'en changeant –pour commencer- la représentation que la société se fait des enfants riches, leur laisserait la possibilité de faire leur propre choix et d'être plus acteur de leur vie. En effet, proche de l'agentivité, la notion de capabilité est la conjonction entre la **capacité** que quelqu'un a de réaliser quelque chose et la **possibilité** qu'il a de le faire. L'économiste Amartya Sen est à l'origine de cette notion qui permet « aux individus d'accomplir diverses combinaisons possibles de fonctionnements » (Bonvin et Farvaque, 2008, p. 42). Ainsi, et toujours selon Sen, « la capabilité de quelqu'un est sa liberté réelle de réaliser les fonctionnements constituant le cours de vie auquel il ou elle aspire : c'est « la possibilité réelle que

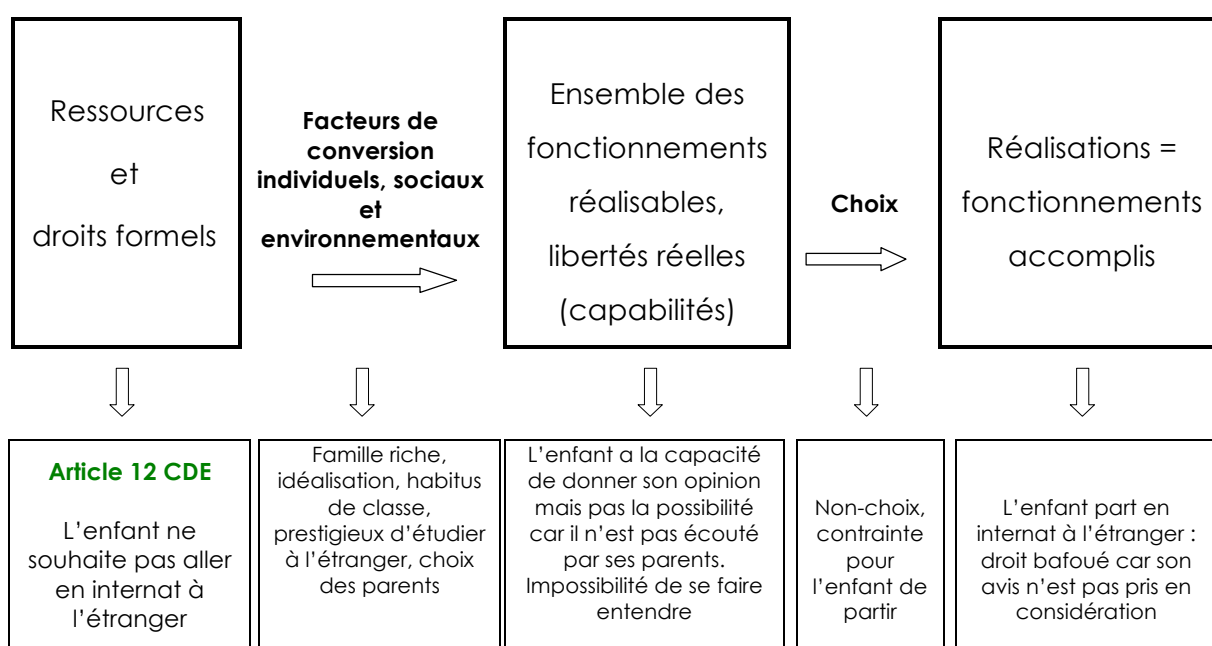
nous avons de faire ce que nous valorisons » » (Bonvin et Farvaque, 2008, p. 48). En résumé, c'est la liberté de mener différents styles de vie. Or, cette liberté dépend de nombreux éléments comprenant notamment les caractéristiques personnelles ainsi que l'organisation sociale où vit l'individu. Qu'est-ce que les individus peuvent réaliser par eux-mêmes avec leurs ressources, compte tenu de la situation dans laquelle ils se retrouvent ? L'approche de Sen insiste donc sur les possibilités réelles qu'a chaque individu de convertir ses biens et ses ressources en opportunités de choix et en réalisation de valeur (Bonvin et Farvaque). Les auteurs Jean-Michel Bonvin et Nicolas Farvaque ont schématisé la théorie sur la capabilité de Sen de la manière suivante (figure 3) :



(Figure 3, Bonvin et Farvaque, retranscription de leur modèle de la Capabilité, 2008, p. 49)

Sen a, par exemple, beaucoup étudié la pauvreté qui n'est pour lui pas une question matérielle mais plus une question d'absence de choix de mener la vie que l'on veut mener. Plus précisément, Sen prend pour exemple une personne qui a les moyens et la capabilité de manger mais qui décide de jeûner. Si cette personne fait le choix de ne pas se nourrir elle réalise le même fonctionnement au final qu'une personne pauvre privée de nourriture. La différence résulte dans le fait que le premier individu a fait le choix de ne pas se nourrir, alors que pour le deuxième individu ne pas se nourrir relève d'une contrainte (Bonvin et Farvaque, 2008). La dimension de la liberté de choix entre différentes possibilités est essentielle pour l'épanouissement et la richesse d'une vie (Bonvin et Farvaque). De ce fait, la pauvreté ou la famine est le manque de liberté de mener une vie décente, un manque de « capabilités ». (Bonvin et Farvaque ; Stoecklin, 18.12.2012). Sen étudie principalement les pauvres mais ce concept est également applicable pour l'autre extrême : les riches.

En effet, la liberté qu'ont les riches de mener le style de vie qui leur convient dépend également de leurs ressources personnelles et de leurs opportunités sociales. Comme expliqué précédemment, les opportunités sociales des enfants riches sont souvent très faibles car ils doivent suivre la trajectoire collective qu'impose leur classe sociale dominante. Leurs choix sont restreints, leur agentivité est faible et ils ont donc peu de liberté malgré leurs nombreuses ressources personnelles. Ce déséquilibre diminue leur capabilité. Nous pourrions utiliser le schéma précédemment pour illustrer et expliquer en détails les droits bafoués des enfants riches et surtout savoir ce qui devrait être changé pour la bonne application de leurs droits. Prenons à titre d'exemple l'article 12 de la CDE sur la liberté qu'ont les enfants d'exprimer leur opinion sur toutes les décisions les concernant :



Le respect de l'article 12 de la CDE pour les enfants riches est bafoué principalement à cause des facteurs de conversion sociaux et environnementaux. En effet, les enfants des familles riches doivent suivre ce que leur impose leur classe sociale. Ils sont dans l'impossibilité de donner leur opinion. Ainsi, en l'absence de facteurs de conversion adéquats – ici l'écoute des parents et le respect des opinions de l'enfant, les ressources de ces derniers ne peuvent pas se traduire en libertés réelles et les droits inscrits dans des textes législatifs restent à un niveau purement formel (Bonvin et Rosenstein, 2011). Les choix de ces enfants sont donc limités et les conséquences importantes. A deux reprises dans les interviews, la personne m'a expliqué à quel point la contrainte de partir en internat fut une expérience traumatisante pour elle

qui se retrouve du jour au lendemain éloignée de sa famille et de ses amis pour graviter dans un milieu inconnu où parfois elle ne connaît même pas la langue. Le frère d'une des interviewées a tellement mal vécu l'éloignement en internat qu'il en est venu à faire une grève de la fin pour se faire entendre #1.

Partir en internat à l'étranger est un exemple intéressant car il est exclusif aux enfants riches car ce sont des logements extrêmement onéreux. Malgré le fait que les cours soient donnés avec des professeurs privés et que tous vivent dans une belle chambre, l'éloignement d'un enfant avec ses parents est difficile pour tous les enfants qu'ils soient riches ou pauvres. Le cadre dans lequel ils sont envoyés compte peu.

Le schéma de Sen est extrêmement pertinent car il montre l'endroit précis où il y a un déséquilibre qui diminue la capacité des enfants. Dans le cas des enfants riches, la capacité est constamment diminuée à cause des facteurs environnementaux, sociaux et individuels. La société définit l'image sociale de l'enfant riche qui n'est pas positive car elle est souvent construite sur la jalousie et la rancœur. C'est principalement ce facteur précis –cette image idéale véhiculée par la société- qui bafoue les droits fondamentaux des enfants riches à savoir le fait d'être discriminé (article 2 CDE), ne pas être consulté lors de décisions les concernant (article 12 CDE), ne pas toujours agir dans leur intérêt supérieur (article 3 CDE) et qui empêchent leur bon développement (article 6 CDE). Ces enfants naissent avec des cartes en main, des atouts, qu'une personne plus standard devra bâtir sur toute une vie. Certes ! Cependant, autour de ces privilèges souvent que matériel, ces enfants manquent cruellement d'attention et de liberté souvent passées inaperçues par l'image dominante que reflète leur classe sociale.

Pour le bon développement des ces enfants et leur intérêt supérieur entre autres il est primordial de changer l'image qu'on se fait d'eux. Ceci augmenterait grandement leur capacité et leur agentivité et bafouerait moins leurs droits. Comment le faire? Je pense qu'il faut déjà commencer à s'intéresser à eux et leur donner la parole. Puis dans un deuxième temps essayer de casser l'image de classe, le vernis de la réussite sociale, et renforcer dans les médias et dans l'éducation le pouvoir du bien-être relationnel.

Conclusion

Pour conclure, la problématique de l'enfant riche est un sujet d'étude nouveau qui demande d'être certainement approfondi. Mon Mémoire a ses limites, notamment à cause du temps à disposition et du fait qu'il n'est basé que sur cinq entretiens - certains plus dramatiques que d'autres - et que cette forme d'enquête ne peut bien évidemment pas être généralisée.

Cependant, l'analyse des interviews et du peu de données de la littérature me permettent de confirmer le fait qu'une représentation dominante d'un enfant peut menacer certains de ses droits fondamentaux. En effet, l'image de l'enfant riche semble de premier abord peu compatible avec un problème de non-respect des droits fondamentaux, car l'image véhiculée dans la communauté notamment par les médias est bien trop idéalisée. Ces enfants ne sont que perçus comme un ensemble représentatif d'un idéal de réussite, l'argent étant la seule référence au bonheur. Ils sont dès lors victimes de leur représentation sociale et par là même de ségrégation. Par ailleurs, ils sont associés à la réussite de leurs parents alors que dans les faits ils ont hérité de ce capital même en l'absence de compétences propres. Ainsi planent pour eux le risque d'échec et de déclassement social, inacceptables pour leurs parents qui souhaitent maintenir leur position dominante. Ils sont alors contraints, souvent contre leur volonté, d'effectuer des tâches qui ne seraient pas imposées à des enfants d'autres milieux sociaux. En raison du cadre strict dans lequel ils évoluent leur capacité d'évolution et d'autonomisation, et leur agentivité sont grandement réduites, les poussant à des comportements pathologiques. Les personnes interviewées ont également rapporté que les énormes pressions parentales et sociales qu'elles ont subies ont abouti à une pauvreté relationnelle inversement proportionnelle à leur situation financière. Ces pathologies vont souvent bien au delà de l'enfance et ont un impact tout au long de leur vie.

A l'inverse des enfants qui souffrent de maux ou d'exploitations physiques (enfants en situation de handicap, enfants des rues, enfants travailleurs...) les enfants riches eux on une autre forme de souffrance qui est moins visible car elle reste psychologique. A première vue, ils semblent bien aller et le cadre dans lequel ils évoluent paraît confirmer ce bien-être. En effet, ils ne semblent pas négligés, ni souffrir d'un quelconque manque car en apparence ils ont tout. Or, ce tout se limite qu'à des biens matériels. Leur souffrance est ailleurs et cachée sous cette couche

de vernis idéalisé que véhicule la société. Ainsi, les enfants riches deviennent des oubliés des droits de l'enfant alors que leur vulnérabilité est tout aussi grande que pour les autres enfants. Sous le vernis d'une image de réussite, les enfants riches ont un risque augmenté de subir une violation de leurs droits fondamentaux et ne doivent pas être exclus de mesures préventives visant à garantir le respect des droits pour tous.

J'espère sincèrement que ce travail fera prendre conscience et sensibilisera davantage la société de l'impact que peut avoir les idées préconçues sur les enfants, que ça soit à une extrême ou une autre de l'échiquier social. J'espère également que ce Mémoire donnera l'envie à des experts de s'intéresser davantage aux enfants riches ou du moins de ne plus les exclure de leurs enquêtes.

Références bibliographiques

- Accardo, A., Corcuff, P. (1986). La reproduction des privilèges culturels (p.37-46)/L'habitus ou l'histoire faite corps (p.67-83). *La sociologie de Pierre Bourdieu. Textes choisis et commentés*. Bordeaux : Le Mascaret.
- Bonvin, J.M., Favarque, N. (2008). *Capacités et liberté de choix. Amartya Sen : Une politique de la liberté*. Paris : Michalon, pp. 41-74
- Bonvin, J.M., Rosenstein, E. (2011). *L'approche par les capacités comme outil d'évaluation des politiques sociales, Repenser les droits sociaux à partir de l'idée de justice*. Récupéré le 12 avril 2014 de: <http://alain.alcouffe.free.fr/fullpapers/B2%20JMB-ER%202011.pdf>
- Bourdieu, P., Passeron, J-C. (1963). Sociologues des Mythologies et Mythologies de Sociologues. *Les Temps Modernes* 211, pp. 998-1021
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : critique sociale du jugement*. Les éditions de minuit : Paris
- Bourdieu, P. (1989). *Le Sens Pratique*, Les éditions de minuit : Paris
- Bronfenbrenner, U. (1993). The ecology of cognitive development: Research models and fugitive findings. In R.H. Wozniak, & K. W. Fischer (Eds.), *Development in context: Acting and thinking in specific environments* (pp. 3–44). Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- Brooks, A. (1989). *Children of fast-track parents. Reason self-sufficient and confident children in an achievement-oriented world*. Viking : New York
- Convention du 20 novembre 1989 relative aux droits de l'enfant, RS 0.170.
- Deschamps J-P., Yaker, A. (1978). *Famille et développement psychologique de l'enfant*, XXV' Congrès Association Pédiatres Langue Française – Tunis. Récupéré le 12 avril 2014 de: <http://www.chu-rouen.fr/ch-evreux/frprinci9.htm>
- Dubas, J., Miller, K., Petersen, A. (2003). The study of adolescence during the 20th century, *The History of Family*, pp. 375-397
- Fondation Sarah Oberson (2013). *Le suicide des jeunes : faits et chiffres*, Récupéré le 20 novembre 2013 du site de la fondation : <http://www.sarahoberson.org/blog/2011/11/22/le-suicide-des-jeunes-faits-et-chiffres/>
- Gorin, V., Dubied, A. (2011). Desirable People : Identifying Social Values Through News of Celebrities, *Media, Culture and Society*, vol. 33 (4), pp. 1-22
- Kellerhals, J., Widmer, E., Levy, R. (2004). *Les styles conjugaux. Mesure et démesure du couple. Cohésion, crises et résilience dans la vie des couples*. Paris : Payot, pp. 55-115
- Lane, R. (1993). Does Money buy happiness ?, *The Public Interest*, no. 113, pp. 56-65
- Morrow, V. (2009). The Ethics of Social Research with Children and Families in Young Lives, *PracticalExperiences*, Young Lives : Oxford

- Nybell, L.N., Shook, J.J., Finn, J.L. (2009). *Childhood, Youth, and Social Work in Transformation: Implications for Policy and Practice*. Columbia University Press.
- Parrainez un enfant riche* (2013). Site officiel. Récupéré le 20 novembre 2013 de : <http://www.parrainezunenfantriche.org/>
- Parrainez un enfant riche* (2013). Vidéo de la campagne humanitaire. Récupéré le 10 avril 2014 de : <http://www.touscoprod.com/fr/project/produce?id=586>
- Parrainez un enfant riche* (2013). Vidéo : la directrice monte aux barricades en vue du G8 – le 25 mai 2011. Récupéré le 12 avril 2014 du site officiel : <http://www.parrainezunenfantriche.org/nouvelles/point-de-presse-directrice-de-la-campagne>
- Pinçon, M., Pinçon-Charlot, M. (2007). *Sociologie de la Bourgeoisie*, La Découverte : Paris.
- Stephan, P. (2011). Alcool et développement psychologique des adolescents, dans *Adolescents et alcool, un cocktail détonant. De l'expérimentation à la désocialisation*. Institut Universitaire Kurt Bösch : Sion
- Stoecklin, D. (2012). *L'enfant acteur*, Cours Universitaire, Institut Universitaire Kurt Bosch, 3 Octobre 2012, Sion
- Stoecklin, D. (2012). *La capacité*, Cours Universitaire, Institut Universitaire Kurt Bosch, 18 Décembre 2012, Sion
- Tang, T. (2007). Income and quality of Life : Does the Love of Money Make a Difference ?, *Journal of Business Ethics*, Vol. 72, No. 4, pp. 375-393
- Thomas, W. (1928). *L'enfant en Amérique : Problèmes et programmes de comportement*. Knopf New York, pp. 571-572
- UNICEF SUISSE, (2013). *La Convention relative aux droits de l'enfant*, Récupéré le 15 janvier 2014 du site de l'UNICEF: <http://www.unicef.ch/fr/qui-nous-sommes/droit-de-l-enfant/la-convention-relative-aux-droits-de-lenfant>
- Verhellen, E. (1999). *La Convention relative aux droits de l'enfant : Contexte, Motifs, Stratégies, Grandes lignes*, Garant : Louvain
- Vinches, P. (1998). L'habitus : concept médiateur, *Sociologie*. Récupéré le 15 janvier 2014 de : <http://www2.cndp.fr/RevueDEES/pdf/113/03503711.pdf>
- Wagner P., Fischer W., Ladame F, (1994). Le suicide chez les jeunes, *Cahiers Psychiatriques Genevois*, N. 16, pp. 119-125. Récupéré le 12 avril 2014 de : <http://nte.unifr.ch/cms/psychopeda/uploads/images/SuicideJeunes.pdf>
- Zermatten, J. (2010). *La convention des droits de l'enfant vingt ans plus tard... Essai d'un bilan*, Institut international des droits de l'enfant : Sion

Compléments bibliographiques

- Adamson, P. (2013). Le bien-être des enfants dans les pays riches: vue d'ensemble comparative, *Le Bilan Innocenti 11* de l'UNICEF
- Allin, H., Pizzardini, E. (2007). *Enfants stars. L'enquête*. City Editions : France
- Bonvin, J.M., Farvaque, N. (2006). Promoting Capability for Work: the Role of Local Actors, in S. Deneulin et al. (eds), *Transforming Unjust Structures: The Capability Approach*, Dordrecht, Springer, 121-43.
- Gallois, D., Gatinois C., Guerrin, M., Rérolle R. (2013). Riche à pleurer : Pourquoi tant de haine ?, *Le monde culture et idées*, Récupéré le 12 avril 2014 de http://www.lemonde.fr/culture/article/2012/11/22/riches-a-pleurer_1794718_3246.html
- Jaffé, P., Lachat, M. (dir.), (2011). *Adolescents et alcool, un cocktail détonant. De l'expérimentation à la désocialisation*. Institut Universitaire Kurt Bösch : Sion
- Thériault, K., (2011). Des enfants riches parrainés par des « cathos de gauche », *La presse*, Récupéré le 15 janvier 2014 de <http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/les-regions/201106/25/01-4412606-des-enfants-riches-parraines-par-des-cathos-de-gauche.php>
- Zierold, N. (1965). *The child stars*. Coward-McCann, Inc. : New York

Annexes

Entretien # 1 : Femme, 47 ans, divorcée, deux enfants, Suisse habitant à Genève
--

Environnement familial

1) Quel(le) est votre structure/environnement familial(e) ?

Réponse : Mon père à 88 ans et ma mère 72 ans ils sont mariés depuis 52 ans. J'ai deux frères, dont un grand de 49 ans et un petit de 45 ans. On est les trois nés à Genève. Mon père est banquier et ma mère, mère au foyer.

2) Comment étaient les relations avec vos parents ?

Réponse : Pas de relation. Dans le sens où on a grandi avec des baby-sitters. J'ai des souvenirs très vagues avec eux mais c'était toujours en présence de baby-sitters. Mon père était très absent, il travaillait et voyageait beaucoup donc on le voyait très peu.

3) Comment étaient les relations avec vos frères et sœurs ?

Réponse : On avait des relations normales d'enfant. Toutefois, ma mère avait une préférence pour ses garçons, ce qui était déjà un souci pour moi à l'époque. Il faut dire que ma mère a eu une fille avant moi qui est mort-née. Beaucoup de psychologues ont dit plus tard que c'était peut-être un facteur qui expliquerait pourquoi ma mère avait autant d'attentes face à moi.

4) Aviez-vous du personnel de maison et comment étaient les relations avec eux ?

Réponse : Oui, nous avions beaucoup de personnel. C'était une très grande stabilité pour moi. C'était tous des Italiens, ils étaient très chaleureux. J'allais souvent en vacances en Italie avec eux car ma mère ne savait pas trop quoi faire de nous pendant les vacances. A 4 ans je parlais l'italien.

5) Comment qualifieriez-vous l'éducation de vos parents? A l'écoute, investis, sévères, laxistes, présents, absents ?

Réponse : Une éducation très stricte car beaucoup de principes à respecter. Par exemple « on n'épouse pas n'importe qui », on devait toujours faire attention à notre image.

Ma mère vient d'une famille très riche de Zurich. Son éducation était très stricte, elle ne pouvait pas ramener d'amis à la maison etc. Elle devait toujours faire attention à son image. Du coup, elle a reproduit ce schéma avec nous.

6) Vos parents avaient-ils des attentes face à votre réussite (scolaire, sociale, familiale...)?

Réponse : Totalement ! Au niveau scolaire, la maturité était obligatoire. C'était même fondamental.

Sinon, oui on devait épouser quelqu'un de bonne famille, particulièrement pour ma mère. C'était son rêve que je devienne femme d'ambassadeur. Si on avait pu rajouter une particule au nom de famille ma mère aurait été ravie. Toute notre enfance on a été comparés, c'était extrêmement pénible. On était en permanence comparé à d'autres enfants. « Tu vois lui il a réussi sa maturité, elle elle a fait un bon mariage », c'était tout le temps comme ça, c'était hallucinant. Le jour où ma meilleure amie a épousé un grand banquier genevois, ma mère m'a dit : « c'est elle qui la eu ». Dans le sens où, ta meilleure amie a fait mieux que toi. Il faut dire qu'aujourd'hui, c'est un énorme divorce qui fait la une des journaux genevois. Mais ça ma mère elle s'en fiche.

Donc oui en gros on devait épouser quelqu'un qui avait fait une belle carrière ou qui avait un nom. Mes parents essayaient donc de nous présenter des gens comme ça, du même milieu. Mais moi avec ces gens-là je m'ennuyais.

Cette pression pour faire un bon mariage était autant pour moi que pour mes frères. Un jour mon grand frère a ramené une fille espagnole à la maison et ça avait déjà fait scandale. Mais c'est vrai que j'avais peut-être une pression double car j'étais une fille, mes parents se faisaient moins de soucis pour mes frères.

Scolarité et loisirs

7) Quelles études avez-vous faites ? Ecoles privées ou écoles publiques ? Pourquoi ce choix ?

Réponse : J'ai fait une scolarité normale jusqu'à mes 12 ans puis j'ai été envoyée en internat juste après ma 7^{ème} du cycle car il y avait un chinois qui était amoureux de moi et ma mère avait trouvé une lettre d'amour dans mon sac. Du coup, j'ai été tout de suite déplacée et envoyée chez les sœurs. Ça a été un désastre. Après 2 ans et demi j'ai tout fait pour me faire renvoyer car j'étais extrêmement mal dans ma peau là-bas. Ensuite, j'ai été à l'Ecole Nouvelle –aussi un internat- et je me suis aussi arrangée pour me faire renvoyer puis dans un internat dans les Grisons, donc là ils m'ont carrément isolée. J'ai aussi été renvoyée et finalement c'était les Etats-Unis. Je suis partie à l'âge de 16 ans pour la Californie pour terminer mes études. Je suis rentrée en Suisse qu'à 28 ans.

Quand j'étais en internat, je ne rentrais presque jamais les weekends car j'étais punie. Je voyais très peu ma famille.

Mon grand frère était aussi en internat, mais il a fait une grève de la faim tellement il était mal et qu'il voulait rentrer. Il a tenu que 6 mois.

8) Avez-vous eu le choix d'étudier les matières que vous vouliez, ou y avait-il une pression familiale ?

Réponse : Les programmes étaient imposés en internat, je n'avais pas le choix. Après la maturité était imposée donc mes parents voulaient que l'on fasse des études universitaires.

9) Quels étaient vos loisirs ? Etaient-ce vos choix ou celui de vos parents ?

Réponse : Mes parents nous ont proposé de faire de l'équitation car de nouveau c'était là que nous allions rencontrer les bonnes personnes. Sinon, nos loisirs étaient assez standard.

Environnement social

10) Aviez-vous des amis de tous les milieux ? Ou surtout des amis venant du même milieu que vous ? Pourquoi ?

Réponse : Non je ne pouvais pas avoir des amis de tous les milieux. A l'école primaire une fois j'avais ramené à la maison pour jouer le fils du concierge et ça avait fait des

histoires. Je ne comprenais rien on ne m'expliquait rien. Mes fréquentations étaient déjà contrôlées à l'époque.

Ma mère était raciste et antisémite idem pour mon grand-père. Pour nous c'était des souffrances énormes.

11) Comment avez-vous vécu votre adolescence ? Avec vos, parents, frères et sœurs et amis.

Réponse : J'ai très mal vécu mon adolescence. Je m'attachais à tout le monde je cherchais de l'attention partout. Je tombais amoureuse de n'importe qui. J'ai du coup eu de très mauvaises histoires avec des hommes justement à cause de ça ; car je m'attachais trop à peine je recevais un tout petit peu d'amour.

Je n'ai jamais eu d'amis fixes car je changeais régulièrement d'internat et de lieu. Je n'avais personne, j'étais très seule. Je rêvais d'amis mais j'étais très isolée. Je suis même tombée dans une anorexie, j'avais une très mauvaise image de moi.

12) Vous êtes-vous déjà senti stigmatisé ou discriminé à cause de la richesse de vos parents/votre nom? Par les autres enfants de votre âge par exemple. Comment avez-vous réagi ?

Réponse : Pour éviter cela, je faisais exprès de ne pas dire qui j'étais. Avec mes frères on évitait aussi d'inviter à la maison car on avait toujours le majordome qui venait nous ouvrir avec les gants blancs, qui portait nos cartables etc. C'était de la folie, donc on préférait se cacher et amener le moins de gens possible à la maison. Du coup, les gens ne se rendaient pas compte. Je mentais sur qui j'étais car je savais que j'allais être mise à l'écart.

13) À quel moment avez-vous pris conscience de votre statut ?

Réponse : Je me suis vite rendue compte. Notamment la première année du cycle quand on est tous mélangés et que ce n'est plus l'école du quartier. A droite, à gauche il y a des amis qui vivent dans des petits appartements, qui ne partent pas en vacances... A ce moment-là on se rend compte que ce qu'on a n'est pas la norme.

Questions générales

14) **Quels ont été les avantages de grandir dans un milieu riche ?**

Réponse : On a eu la chance de beaucoup voyager. C'était extraordinaire de voir autant de pays.

15) **Quels ont été les inconvénients de grandir dans un milieu riche ?**

Réponse : C'était très négatif au niveau de l'argent. A l'âge de 7-8 ans, ma mère n'avait pas de change pour acheter des bonbons alors elle m'a donné un billet de 100 francs. J'avais d'un coup plein de copains car j'achetais tout le magasin. Un peu plus tard, j'avais la carte de crédit de ma mère et c'était sans limite. J'achetais ce que je voulais sans que personne ne vérifie. Ce que je voulais je l'obtenais et c'était pareil pour mes frères. Nous n'avions aucune notion de la l'argent.

Plus tard on nous a dit qu'on devait quand même faire attention et on ne comprenait pas pourquoi. On ne nous avait jamais rien expliqué. Nous étions hors d'une certaine réalité et forcément nous avons beaucoup « d'amis ».

Vers 22 ans, quand mes parents n'appréciaient pas mon copain, ils m'ont coupé les vivres. J'ai donc dû commencer à faire attention à ce que je dépensais, j'étais perdue et dépendante. Et ce encore au jour d'aujourd'hui, l'argent est toujours une menace pour mes parents ; ils me tiennent grâce à ça. Chaque fois que j'étais dans des relations qui ne leur convenaient pas, je ne recevais plus d'argent et je devais revenir à la réalité. Ça créait beaucoup de soucis au sein de mon couple car tu t'habitues à un certain rythme et du jour au lendemain tout est freiné. Ils n'ont pas hésité à me mettre à la porte de mon appartement –que eux payaient- car ils n'aimaient pas mes fréquentations. Je me suis retrouvée avec mes affaires dans un tout petit appartement pourri. Du coup je suis partie 6 mois à l'autre bout du monde où je travaillais comme réceptionniste dans un hôtel pour subvenir à mes besoins. J'ai coupé les ponts avec mes parents.

Cependant complètement couper les ponts était impossible. Encore aujourd'hui j'ai envie de le faire mais ce n'est juste pas possible. Mes parents ont une emprise sur nous qui n'est juste pas imaginable. Mes frères aujourd'hui ont beaucoup plus que moi et sont beaucoup moins contrôlés que moi car eux sont mariés avec des personnes qui conviennent. Moi je suis divorcée et ils n'apprécient pas mon nouvel

ami avec qui je suis depuis 5 ans. Mes frères ont leur compte avec leurs millions, alors que pour moi tout est rationné.

16) Avez-vous rencontré des obstacles parce que vos parents étaient riches ?

Réponse : Ce qui est difficile c'est de ne pas savoir si les gens nous aiment pour nous ou pour notre argent. Aujourd'hui, avec du recul je me demande qui a vraiment été là pour moi et qui m'a aimée pour qui j'étais vraiment. Personne ! C'est très humiliant. On perd confiance en soi.

17) Considérez-vous votre enfance comme heureuse ? Pourquoi ?

Réponse : Non, absolument pas. J'ai ressenti un réel manque d'amour ce qui a créé des grandes séquelles, quasiment irréparables. Ce manque d'amour était toujours compensé par de l'argent. On n'était pas du tout dans le réel.

18) Vous sentiez-vous écouté par vos proches ? Libre choix de vos études, de vos amis etc.

Réponse : Je n'avais personne à qui me confier. Du coup j'écrivais beaucoup. J'avais un journal intime qui d'ailleurs a disparu. Je notais toutes mes angoisses, mes craintes. Tout a été vu et donc détruit quand je suis partie.

19) Pensez-vous que les personnes de votre âge pouvaient penser que vous n'étiez jamais à plaindre car vous étiez riche ?

Réponse : Bien sur. « Comment tu peux avoir des problèmes », je l'entendais tout le temps. Ce n'était pas concevable pour les gens que je puisse être malheureuse. Jamais des profs ou des gens de l'extérieur ne se sont préoccupés de moi pour savoir ce qui n'allait pas.

20) Est-ce que la richesse de vos parents a été un frein à votre développement personnel ?

Réponse : Tout a été raté à cause de ce manque d'amour, car dans le fond avec tant d'argent on aurait pu faire des choses merveilleuses. Tout a été gâché.

Je me faisais autant renvoyer de ces internats car je demandais de l'aide. Je voulais être aimée et rentrer chez moi, mais mes parents ne l'ont pas perçu comme ça.

Impacts aujourd'hui

21) Actuellement, quelles sont les relations avec vos parents ?

Réponse : Avec mon père ça va, je l'aime. Cependant, je le trouve lâche car il ne s'est jamais imposé face à ma mère pour notre bien. Pour ça je lui en veux beaucoup.

Concernant ma mère, je n'ai aucun ressenti. Je la vois car c'est ma mère et la grand-mère des mes filles mais c'est tout. D'ailleurs je dois la voir tout à l'heure et j'appréhende déjà. Elle n'a aucune attention, elle oublie l'anniversaire de ses petites-filles etc. Elle est terrible ! Depuis que je suis mère, je me demande comment c'est possible de ne pas aimer son enfant ?

22) Quelle est l'influence de votre enfance dans votre rôle de parent aujourd'hui?

Réponse : Oh oui mon enfance a beaucoup d'influence. Je fais tout le contraire de ce que j'ai vécu. Il n'y a pas une chose que j'ai reproduite à part éventuellement les voyages et l'intérêt pour la culture. Mes filles fréquenteront les garçons qu'elles veulent tant qu'elles sont heureuses et épanouies.

Commentaires

J'ai toujours été le vilain petit canard de la famille entière. J'ai divorcé, je me faisais renvoyer des écoles, je suis partie à l'étranger. Ma mère racontait toutes les bêtises que je faisais aux autres ; elle rependait une image très négative de moi. Encore aujourd'hui on me fait des remarques sur ce que j'étais, que je ne suis pas un exemple à suivre. C'est très blessant.

Il y a encore deux mois j'étais à un mariage à Gstaad et il y a trois personnes qui sont venues vers moi surprises de savoir que ma mère avait une fille. Elle parle toujours de mes frères mais jamais de moi car il n'y a rien à dire de positif. Avec du recul, quand je regarde les autres enfants comme moi de familles riches que je connais, je ne peux pas en citer un qui a réussi et qui s'en est bien sorti. Tout le monde est foutu dans sa tête.

Environnement familial

1) Quel(le) est votre structure/environnement familial(e) ?

Réponse : Mon père est d'origine Libanaise et ma mère est née en Israël. La famille de ma mère a émigré très tôt en Afrique au début de l'indépendance alors que la famille de mon père est plutôt restée au Moyen-Orient. Globalement, la famille de ma mère était plutôt commerçante et celle de mon père plutôt diplomate et médecine. J'ai un cousin qui a été président de la République du côté de mon père aussi, donc certains ont aussi fait de la politique.

Mes parents se sont rencontrés au Liban puis ils ont tout de suite émigré en Centre-Afrique. Ensuite ils ont été au Cameroun où mon père a ouvert des hôpitaux car à l'époque il n'y avait pas beaucoup de médecins blancs, voire pas du tout. Puis ils ont émigré au Nigeria où là il a à nouveau ouvert de hôpitaux à la fois dans des quartiers favorisés où vivaient des diplomates, des expatriés etc, mais également dans des bidonvilles. Ma mère, quant à elle a ouvert des sociétés au Nigeria. Ils exportaient de l'huile végétale, du pétrole...

Moi je suis né au Nigeria, à Lagos, puis je suis parti au Cameroun à 7 mois jusqu' à mes 7 ans puis je suis revenu au Nigeria où j'ai vécu jusqu'à mes 17 ans. Sinon, je suis le dernier de la famille, j'ai un grand frère et deux grandes sœurs. Mon frère est industriel, une de mes sœurs est médecin-urgentiste et l'autre est manager dans une boîte de trading.

Mon père est décédé il y a une quinzaine d'années.

2) Comment étaient les relations avec vos parents ?

Réponse : Bien.

3) Comment étaient les relations avec vos frères et sœurs ?

Réponse : Des relations normales.

4) Aviez-vous du personnel de maison et comment étaient les relations avec eux ?

Réponse : Oui plein. On en avait et on en a toujours. Donc on avait des gardes pour notre sécurité, deux chauffeurs (un pour les enfants, l'autre pour ma mère), un cuisinier, un majordome et du personnel pour nettoyer.

5) Comment qualifieriez-vous l'éducation de vos parents? A l'écoute, investis, sévères, laxistes, présents, absents ?

Réponse : Mon père était jésuite, donc il était assez strict surtout dans la manière d'être envers autrui, le respect des autres gens en général ou du respect des autres religions. Comme on vient du Moyen-Orient on est à la croisée de la religion islamique, chrétienne et juive donc on est très imprégnés de ces trois religions monothéistes.

6) Vos parents avaient-ils des attentes face à votre réussite (scolaire, sociale, familiale...)?

Réponse : Rien n'a jamais vraiment été imposé ou exigé si ce n'est les résultats scolaires. On devait réussir à l'école.

Mes parents voulaient que je me marie avec une femme de bonne famille c'est certain, idéalement que mes parents connaissent, qu'elle ne soit pas chinoise, noire ou musulmane malgré tous les paradoxes que cela soulève. Surtout du côté de ma mère, il ne fallait pas que ça soit n'importe qui, n'importe comment bien évidemment. Moi j'ai finalement épousé une espagnole dont les parents ne viennent pas du même milieu social que moi. Voilà ça a embêté ma mère au début, elle ne m'a pas parlé les premiers mois puis c'est passé.

Scolarité et loisirs

7) Quelles études avez-vous faites ? Ecoles privées ou écoles publiques ? Pourquoi ce choix ?

Réponse : Du primaire au bac j'ai fait une école privée. Quand tu es en Afrique tu n'as pas trop le choix surtout si après tu veux continuer tes études, il faut partir à l'étranger donc il vaut mieux faire des écoles françaises, américaines ou internationales. Nous on a suivi un cursus français car il était suivi dans plusieurs pays et on ne savait jamais si on allait devoir déménager. Donc c'était une manière de ne pas perdre de temps. La qualité de l'enseignement était très importante pour

mes parents et un investissement nécessaire. Puis après j'ai fait une école de commerce, Bac+5 en finance en Belgique.

8) Avez-vous eu le choix d'étudier les matières que vous vouliez, ou y avait-il une pression familiale ?

Réponse : J'avais le choix de faire ce que je voulais tant que c'était à l'université et que la branche ouvrait à un avenir.

9) Quels étaient vos loisirs ? Étaient-ce vos choix ou celui de vos parents ?

Réponse : Rien n'a été imposé comme rien n'a été limité. J'ai fait du surf, du bateau à moteur, du beach volley et du taekwondo. Tous nos profs venaient à la maison, c'était génial et très confortable.

Environnement social

10) Aviez-vous des amis de tous les milieux ? Ou surtout des amis venant du même milieu que vous ? Pourquoi ?

Réponse : C'était beaucoup d'amis de l'école donc des fils de diplomates, d'industriels... En Afrique tu vis souvent dans un microcosme de personnes qui fréquentent les mêmes lieux et les mêmes endroits mais contrairement à mes autres amis j'avais aussi des amis nigériens rencontrés lors de mes sorties. C'était des amis nigériens d'un certain milieu c'est clair. J'étais aussi ami avec les enfants du personnel de maison.

11) Comment avez-vous vécu votre adolescence ? Avec vos, parents, frères et sœurs et amis.

Réponse : Bien. Je me suis éclaté. J'ai fait beaucoup de bêtises c'est clair, j'ai piqué la bagnole sans demander etc, mais jamais rien de grave, pas de grosses crises. J'ai grandi dans un milieu sain. On a vécu des crises d'un point de vue géo-politique. Il est arrivé que nous ne puissions pas sortir pendant 48h, des militaires gardaient notre maison, on se faisait évacuer d'un pays à un autre en hélicoptère, mais au bout d'un moment on s'y habitue.

12) Vous êtes-vous déjà senti stigmatisé ou discriminé à cause de la richesse de vos parents/votre nom? Par les autres enfants de votre âge par exemple. Comment avez-vous réagi ?

Réponse : À partir du moment où tu vis avec des gens du même milieu tu ne te rends pas trop compte. J'ai très certainement été privilégié c'est clair, mais on nous a inculqué la valeur des choses. Stigmatisé à cause de l'argent non. Au Nigeria par contre j'ai fait du taekwondo dans des salles où j'étais le seul blanc, donc là tu le ressens. J'étais clairement discriminé mais c'est bien ça m'a endurci.

Sinon, j'avais pour habitude d'accompagner mon père médecin dans les bidonvilles, donc là tu n'es pas stigmatisé bien au contraire, les gens t'aiment beaucoup et sont reconnaissants.

Questions générales

13) Quels ont été les avantages de grandir dans un milieu riche ?

Réponse : Il y en a plusieurs. J'ai automatiquement eu accès à un certain nombre de ressources pour lesquelles tu dois te battre beaucoup plus quand tu ne vis pas dans un milieu privilégié. Automatiquement, tu as accès à la culture, à un environnement, aux voyages, tu ne te poses pas tellement de questions. Donc tu as accès à un certains nombres de ressources à la fois intellectuelles et matérielles qui te permettent de démarrer la vie beaucoup plus facilement c'est clair. Ceci vient avec une évidence que plus tard tu devras faire l'Université, c'est la norme du coup. L'université c'est normal. Des fois c'est un peu frustrant car on bosse énormément. 500 personnes l'ont fait avant, 500 vont faire l'uni après, donc tu ne sors pas du lot.

Il faut dire que j'ai aussi beaucoup d'amis autour de moi qui ont mal utilisé ces ressources, ils sont tombés dans une certaine oisiveté. Toujours alimentés par les parents jusqu'à l'âge de 45 ans, voire plus. Ces gens ne travaillent pas du tout et vivent de la fortune des parents. C'est normal, les grands parents l'ont construite, les parents la fructifient et la troisième génération la dépense. Malheureusement c'est souvent la grosse majorité, ces gens ne font pas grand chose de leur vie.

Avoir autant de ressources c'est plus facile pour démarrer dans la vie c'est clair. Mais il faut savoir exploiter ces ressources.

Mes études c'était aussi un investissement pour mes parents, ça leur a coûté une fortune de nous éduquer tous les quatre. On a tous étudié à l'étranger, donc entre

les billets d'avions, les appartements, les frais d'inscription, les bouquins et les loisirs c'était plus d'un demi million par année par enfant. C'était important donc de réussir ! On avait la pression c'est clair.

14) Quels ont été les inconvénients de grandir dans un milieu riche ?

Réponse : Il y a un minimum de règles à respecter.

15) Avez-vous rencontré des obstacles parce que vos parents étaient riches ?

Réponse : Non, pas plus que les autres. Moi on ne vient pas m'embêter car aujourd'hui je bosse pour obtenir ce que je veux. Mes parents m'ont payé mes études et maintenant je suis totalement indépendant, donc les gens n'ont rien à me reprocher. Je bosse 18h par jour donc je mérite ce que j'ai.

16) Considérez-vous votre enfance comme heureuse ? Pourquoi ?

Réponse : Oui. J'ai eu de la chance. J'ai eu des parents présents et à l'écoute.

17) Vous sentiez-vous écouté par vos proches ? Libre choix de vos études, de vos amis etc.

Réponse : Oui, j'avais ma place, on m'écoutait. Après c'est clair qu'on devait respecter certaines trajectoires, comme pour nos études. Mais pour nous c'était, une fois de plus, normal.

Impacts aujourd'hui

18) Actuellement, quelles sont les relations avec vos parents ?

Réponse : Bonnes avec ma mère mais on ne se voit pas beaucoup. Idem avec mes sœurs et mon frère.

19) Quelle est l'influence de votre enfance dans votre rôle de parent aujourd'hui?

Réponse : Mon enfance a une grande influence. Je veux que mes enfants voyagent et rencontrent d'autres cultures ; on grandit beaucoup et on a une grande ouverture d'esprit. Je veux que mes enfants fassent l'université, c'est inconcevable pour moi que mes filles fassent esthéticienne ou coiffeuse. Je dénigre un peu

j'avoue. Il faut être honnête, la vie aujourd'hui est difficile, donc sans études supérieures ça va être encore plus difficile pour mes filles. Je veux qu'elles soient armées pour la vie. De plus, elles ont toujours été habituées à un certain confort donc elles devront bosser dur pour garder ce confort.

Commentaires

Je suis conscient que j'ai eu de la chance, je connais des gens de mon milieu qui sont aujourd'hui détruits. Tout dépend du cocon familial je pense.

Entretien # 3 : Homme, 37 ans, marié, deux enfants, Monégasque habitant à Genève

Environnement familial

1) Quel(le) est votre structure/environnement familial(e) ?

Réponse : Mon père est diamantaire de formation mais il fait surtout du business et ma mère ne travaille pas. Ils ont divorcé quand j'avais environ 11 ans. J'ai une grande sœur qui a 14 ans de plus que moi.

2) Comment étaient les relations avec vos parents ?

Réponse : Tendues, très tendues. Très conflictuelles avec mon père et relativement normales avec ma mère. Mais sans attache particulière avec ma mère. Mon père était très peu présent, il travaillait toute la semaine à New York et rentrait tous les weekends pour nous voir.

L'ambiance familiale était pourrie, pourrie, pourrie.

3) Comment étaient les relations avec vos frères et sœurs ?

Réponse : Avec ma sœur les relations sont inexistantes. Avec 14 ans de différence, elle était déjà partie de la maison quand j'étais gosse, donc pas vraiment de relation.

4) Aviez-vous du personnel de maison et comment étaient les relations avec eux ?

Réponse : Oui, nous avons du personnel de maison avec qui j'avais de très bonnes relations. J'ai grandi avec des gens de substitution.

5) Comment qualifieriez-vous l'éducation de vos parents? A l'écoute, investis, sévères, laxistes, présents, absents ?

Réponse : Une éducation relativement standard, un peu old-school. Mais sympa aussi de temps en temps. Pas trop rigide non plus. Je n'ai jamais manqué de rien, j'ai même eu trop.

6) Vos parents avaient-ils des attentes face à votre réussite (scolaire, sociale, familiale...)?

Réponse : Scolairement, non pas d'attente particulière. Enfin oui et non, je pouvais faire ce que je voulais mais je n'aurais pas pu faire théologie non plus. Maintenant le choix était assez large.

Concernant ma réussite familiale oui, clairement il y avait des attentes.

Ma réussite professionnelle, très certainement. Pas vraiment de choix étant donné que c'est un peu la compétition entre le vieux coq et le jeune coq. Donc ça c'était un peu obligé et puis c'est à peu près tout. Pas énormément d'attente, j'ai vu pire. Cependant, pour mon père encore aujourd'hui je ne suis pas une réussite. Je pourrai gagner tant, ça ne serait jamais assez, quoi que je fasse, c'est toujours de la merde. Je pourrais ramener la moitié de la lune il en manquerait toujours un bout. Mais bon j'ai l'habitude de ça depuis que je suis enfant, arrivé à un certain âge tu t'en fous.

Ma sœur n'a pas du tout cette même pression. Mes parents étaient beaucoup plus durs avec moi qu'avec ma sœur. Les filles doivent faire un bon mariage, être tranquille et faire leurs activités. Pour les hommes c'est différent. Moi j'ai tout fait pour ne pas donner à mon père ce qu'il attendait de moi, je l'ai fait beaucoup chier. Je lui ai rendu le fruit de la situation familiale : divorce compliqué, sœur absente. Tu te retrouves seul avec deux adultes qui finalement ne sont pas adultes mentalement.

7) Quelles études avez-vous faites ? Ecoles privées ou écoles publiques ? Pourquoi ce choix ?

Réponse : J'ai fait que des écoles privées et des internats -à partir de 15 ans les internats-. C'était le choix de mes parents clairement je n'ai rien eu à dire. Mon choix aurait été de rester à l'école du village avec mes amis d'enfance.

Donc les écoles privées et les internats, je les ai tous fait. Je changeais assez régulièrement d'école non pas parce que je me faisais renvoyer mais pour emmerder mes parents. Je faisais en sorte de les emmerder un maximum et il faut dire que ça a bien marché. J'ai finalement été exilé en Angleterre. Je n'ai pas eu le choix, ils sont venus un jour dans ma chambre et m'ont dit « voilà ton billet, voilà ton fric, dans une semaine tu es loin ».

J'ai fait mon bac mais je ne suis jamais allé à l'Université. J'ai travaillé très dur pour être indépendant financièrement et me détacher de tout ça, c'était primordial pour moi. Ceci m'a permis de dire merde à mes parents, mais cette liberté je l'ai payée très chère.

8) Avez-vous eu le choix d'étudier les matières que vous vouliez, ou y avait-il une pression familiale ?

Réponse : Non, pas plus de pression que ça.

Je pense que les attentes des parents envers leur fille ou leur garçon sont très différentes. Ca définit tout. Les attentes pour les garçons sont beaucoup plus élevées que pour les filles. Il y a les attentes et la tradition familiale qui vient après. Quand ça ne marche pas avec la génération directe, ceci a des répercussions deux fois plus fortes avec la génération qui suit.

9) Quels étaient vos loisirs ? Étaient-ce vos choix ou celui de vos parents ?

Réponse : Je faisais des activités familiales standard.

10) Aviez-vous des amis de tous les milieux ? Ou surtout des amis venant du même milieu que vous ? Pourquoi ?

Réponse : Alors moi j'avais des amis de tous les milieux. Pourquoi ? parce que j'ai été en bas âge à l'école publique du village, donc vers les 7-8 ans c'est là que je me suis fait mon noyau d'amis de tous les milieux. J'aime bien mélanger. J'ai des amis disons qui viennent de milieux « normaux » et d'autres qui ont connu les mêmes difficultés que moi. Mais les gens avec qui je m'entends le mieux sont quand même ceux issus de ce milieu normal.

Je ne me considère pas comme quelqu'un qui vient d'un milieu super favorisé. J'ai toujours travaillé. L'avantage que j'ai c'est que je suis multi-facettes ; c'est comme un gâteau je peux avoir la tranche que je veux. Donc de temps en temps je pioche à gauche, mais je peux aussi piocher à droite car par exemple les rapports sont plus simples. En tout cas les choses sont toujours plus simples avec des gens « normaux ». Plus c'est simple, plus ça me convient ! Donc mes vrais amis d'enfance sont issus de ce milieu-là. Je me suis auto-régulé grâce à eux. Je leur dois beaucoup, car quand ce n'est pas la fête à la maison ben tu es quand même très content de pouvoir aller chez des gens où il y a un cadre affectif avec un père et une mère présents et ce surtout quand tu es adolescent. Ça permet d'avoir des valeurs et définir ce qui est juste et ce que l'est moins.

Chez les gens « normaux » les choses sont beaucoup plus simples et plus directes, il me semble qu'il y a beaucoup moins d'attentes. Chez nous tout est un grand tralala. Mon milieu m'emmerde, les gens ne sont pas intéressants.

11) Comment avez-vous vécu votre adolescence ? Avec vos, parents, frères et sœurs et amis.

Réponse : Très très mal. Avec les amis beaucoup trop de fêtes. Quand tu n'es pas très bien dans ta peau tu n'as pas envie de rester chez toi ; donc à 14 ans j'ai commencé à sortir. C'était des grosses sorties. Vraiment pas une bonne période pour moi, beaucoup d'erreurs, beaucoup d'expériences, tu vois un peu de tout. Mais je pense qu'aujourd'hui ça m'a aidé. Tout ces excès car je n'avais pas de cadre familial, tout était facile. Quand tout est facile tu n'as pas à rapporter à tes parents quoi que ce soit ; tu es libre. Financièrement, tout était facile aussi.

Cependant, mes parents pensaient me mettre des limites à ce niveau là, mais ces limites n'étaient pas réelles. Donc je n'avais pas de limites. Quand tu grandis avec trop de moyens et trop de facilités ce n'est pas bon, il faut un cadre familial que je n'ai jamais eu.

Mes fréquentations préoccupaient beaucoup plus mes parents que l'argent que je pouvais dépenser.

J'ai aussi toujours eu des petits boulots pendant l'adolescence, non pas pour l'argent mais pour faire comme mes amis et être dans une vie « normale ». Mon père ne m'a pas poussé mais il trouvait ça très bien. Il préférerait ça plutôt que je fasse la bringue, mais bon vers les 16 ans ça a dégénéré.

12) Vous êtes-vous déjà senti stigmatisé ou discriminé à cause de la richesse de vos parents/votre nom? Par les autres enfants de votre âge par exemple. Comment avez-vous réagi ?

Réponse : Oui, beaucoup. J'ai beaucoup trop d'exemples. Des réflexions à la con j'en ai eu des milliers. J'ai toujours été mis dans des cases. D'ailleurs, enfermer ces enfants dans la case « riche » est super réducteur et c'est impossible de s'en sortir. Il ne faut pas avoir d'*a priori*. J'ai toujours eu des remarques du genre « toi, de toutes façons tu n'as pas de souci à te faire... ». Mais cette discrimination je l'ai beaucoup ressentie dans le monde du travail une fois adulte. Quand j'ai commencé à travailler, malgré tous mes efforts, on me prenait moins au sérieux car « pour toi c'était plus facile d'arriver ici ». Alors que dans le fond en quoi c'est plus facile ? Personne ne connaît rien de ma situation familiale ni de ma situation bancaire mais malheureusement les gens adorent faire ça. Personne ne cherche à savoir ce qui se cache derrière cette couche de vernis. Finalement, je ne parle jamais de ma situation, je me cache, ça évite les remarques déplacées. Je suis obligé de fonctionner par case ; j'ai mes amis en qui j'ai confiance et qui connaissent tout de moi, j'ai ma vie professionnelle qui est très différente et jamais je ne mêle les deux. Jamais je n'invite des collègues à la maison, jamais je ne fais des trucs avec eux. Je scinde les choses en deux. Ma philosophie c'est « moins j'en dis, mieux je me porte » !

Je ne viens pas d'une famille aristocratique, mes parents sont des travailleurs. Je ne suis pas le 10^{ème} du nom, avoir autant d'argent était un peu le fruit du hasard, on aurait pu avoir beaucoup moins et je pense que ma vie de famille aurait été

beaucoup plus satisfaisante. Pour moi il ne faut vraiment pas nous considérer, considérer quoi ?

13) **À quel moment avez-vous pris conscience de votre statut ?**

Réponse : Moi je ne m'en suis pas rendu compte, c'est les gens qui t'entourent qui s'en rendent compte pour toi. Cependant, quand tu as 10-12 ans et que tu vas jouer chez tes amis tu te rends compte que tu n'as pas la même maison qu'eux etc. Tout marche par comparaison.

Financièrement ça a vraiment été de la folie c'est vrai. Toutes nos maisons étaient monstrueuses, c'était des châteaux. On avait des œuvres d'arts de fou, un vrai musée. Quand tu es ado et qu'à l'école tu étudies Picasso et tu réalises que tu en as plusieurs chez toi, là tu prends conscience de ton statut. Je n'ai jamais vu mes parents compter. Jamais je ne me suis posé la question de savoir si mes parents pouvaient me payer quelque chose ou pas. Du coup je cherchais toujours les limites, ça devenait un jeu. Quelles sont leurs limites ? D'ailleurs je ne les ai toujours pas trouvées.

Avec autant d'argent on est vite déconnecté de la réalité. Travailler m'a permis de garder les pieds sur terre.

Questions générales

14) **Quels ont été les avantages de grandir dans un milieu riche ?**

Réponse : Alors il y en a plein. Surtout le réseau, le Networking. Quand tu as fait toutes les écoles privées tu tombes avec les futurs dirigeants etc, mon carnet d'adresse je pourrais le vendre. En allant dans des écoles hors-normes j'ai rencontré des gens hors-normes aussi. Mais bon ce ne sont pas des gens forcément plus intéressants que les autres, mais ça aide. Aucun d'eux ne fait partie de mes amis, mais c'est avantageux de les avoir dans mes contacts. Des portes se sont ouvertes alors qu'elles n'auraient jamais dû s'ouvrir.

L'avantage suprême c'est de savoir que quoi que tu fasses, tu ne seras jamais dans la dèche, tu ne tomberas jamais. Tu as un filet de sécurité qui est agréable surtout quand tu as des enfants. Quoi qu'il arrive on s'en sortira. Mais en échange de ça j'ai une situation familiale très compliquée. Les gens me diront « pour toi c'est toujours facile » mais moi je leur réponds « ne vient pas m'emmerder, toi au moins tu as eu

une mère à la maison, tu n'as pas fait d'internat, tu as des armes que moi je n'aurai jamais » donc au final chacun ses avantages.

15) Quels ont été les inconvénients de grandir dans un milieu riche ?

Réponse : Ça a été difficile d'être enfermé, être mis sous cloche. Je fais ce que je veux, quand je veux avec qui je veux, je n'ai pas de maître.

La notion de transmission de patrimoine est très lourde à porter, on a un poids sur nos épaules et encore plus en tant que garçon. Ça se sent beaucoup. Tu mets de la pression sur le dos de ton enfant en espérant qu'il réagisse de la manière que tu veux. Moi je n'ai pas réagi comme mon père voulait. Du coup mon père projette sur mon fils ce qu'il n'a pas réussi avec moi, mon fils commence à porter ce poids. Pour mon père c'est très important cette transmission de patrimoine.

16) Avez-vous rencontré des obstacles parce que vos parents étaient riches ?

Réponse : Il faut être honnête il y a plus d'avantages que d'inconvénients mais les inconvénients tu les payes très très chers.

17) Considérez-vous votre enfance comme heureuse ? Pourquoi ?

Réponse : J'ai eu une enfance très heureuse jusqu'à 10 ans. Mes parents n'étaient pas encore divorcés, le climat de famille était normal. De 10-19 ans ça a été très très difficile.

Si je pouvais refaire les choses je les referais beaucoup plus simples. Si ma vie avait été plus simple elle aurait été très bien aussi. Il y a beaucoup de trucs qu'on n'a pas besoin, c'est des besoins que l'on se crée.

18) Vous sentiez-vous écouté par vos proches ? Libre choix de vos études, de vos amis etc.

Réponse : Il y avait quand même un dialogue dans ma famille, on pouvait discuter. Mon père n'était pas le patriarche que tout le monde écoutait. Chez moi tout est ouvert on peut parler de tout. Mais je ne me suis jamais senti respecté pour mon avis. Tout ce que je dis ou fais c'est de la merde et ce encore aujourd'hui. Tout est un rapport de force typiquement masculin.

Cependant, mon vrai cercle familial c'était mes amis. Je me confiais que à eux. J'ai plus confiance en eux qu'en les membres de ma famille. Les gens qui m'ont le plus écoutés et soutenus sont les gens qui viennent des conditions les plus « normales ».

19) Est-ce que la richesse de vos parents a été un frein à votre développement personnel ?

Réponse : Oui, j'ai eu de la peine à faire confiance aux gens. Aujourd'hui c'est impératif de pouvoir faire confiance en mon entourage car j'ai énormément manqué de ça.

Impacts aujourd'hui

20) Actuellement, quelles sont les relations avec vos parents ?

Réponse : Je n'ai pas de relations père et fils avec mon père mais aujourd'hui plutôt d'ami à ami. Ce n'est pas terrible pour un fils mais c'est bien d'avoir un pote, je m'en contente. Je me suis rendu compte assez vite que c'était un père de merde, il a fait ce qu'il a pu, mais il n'était jamais présent. Aujourd'hui les relations sont pas mal mais compliquées. Avec ma mère et ma sœur les relations sont très moyennes voire inexistantes.

C'est trop tard pour changer tout ça, maintenant je m'en fous, j'ai ma famille.

21) Quelle est l'influence de votre enfance dans votre rôle de parent aujourd'hui?

Réponse : Mon enfance a une énorme influence dans mon rôle de père. L'influence de ton compagnon de vie est aussi cruciale pour le bien des enfants. Jamais je n'aurais pu marier quelqu'un du même milieu que moi, je n'aurais pas eu confiance. Le choix que j'ai fait c'est le choix de la raison et l'intelligence de cœur. C'est une des meilleures décisions que j'ai prise de ma vie. Ma femme a eu l'opposé de mon éducation, du coup on se complète et elle m'aide beaucoup.

J'essaie de faire confiance à mes enfants et aussi de leur donner de la confiance. Je sais à quel point c'est important. Même si mes enfants font des conneries c'est pas grave tant qu'il y a un échange et qu'ils osent venir me le dire. Je veux aussi que mes enfants puissent s'adapter à tous les milieux, être des caméléons, si tu arrives à ça c'est la cerise sur le gâteau.

Cependant, il faut être honnête, si mon fils demain vient me dire qu'il veut être coiffeur ça me ferait chier. C'est pas bien grave on est d'accord mais bon je fais tout pour qu'il grandisse avec le meilleur et s'ils veulent continuer sur cette lancée ils devront travailler.

Commentaires

S'intéresser aux enfants riches dérange car les gens se disent « il a du blé et en plus il est malheureux ». C'est aberrant quand on fait des généralités c'est qu'on est abruti.

Du coup, je ne peux pas dire que je suis riche. Car dans le fond ça veut dire quoi « riche » ? Riche de quoi ? D'un point de vu matériel j'ai été surgavé, mais d'un point de vu affectif ma mère a été très peu présente, mon père était toujours en voyage. Donc je n'aime pas du tout ce terme « riche ». A quel niveau tu te considères riche ? Je n'aime pas qu'on m'enferme dans des cases. De plus, on n'est jamais à l'abri de tout perdre.

Certains enfants « riches » s'en sortent bien et d'autres très mal. De tous ceux que je connais je peux dire que ça n'a pas été la fête. Quand on a trop de fric ça se passe souvent assez mal. Plus le patrimoine est lourd, plus c'est difficile. Certains ne mangent peut être pas à leur faim mais que ça soit une extrême ou une autre la problématique est la même. L'argent est vraiment un accessoire.

Entretien # 4 : Femme, 36 ans, mariée deux enfants, Brésilienne habitant à Genève
--

Environnement familial

1) Quel(le) est votre structure/environnement familial(e) ?

Réponse : Mon père est ingénieur en chimie, ma mère est ingénieure en mécanique, elle n'a jamais exercé, elle a abandonné sa profession pour se consacrer complètement aux enfants. J'ai deux frères et une petite sœur, ma petite sœur à une trisomie, c'est pourquoi ma mère a fait ce choix de ne pas travailler, c'était vraiment ses enfants en priorité.

J'ai un père qui était physiquement absent parce qu'il voyageait beaucoup. Ma mère a tout géré, elle a réussi à donner une place au père qui n'était pas là. D'une certaine manière on avait l'impression que le père était quand-même présent

même s'il n'était pas là physiquement.

Je suis née au Brésil, j'ai quitté le Brésil à 22 ans quand je suis partie étudier en Angleterre.

2) Comment étaient les relations avec vos parents ?

Réponse : Très bonnes, évidemment, comme tout enfant, vers l'adolescence, on a envie de s'affirmer et moi, je vous cache pas que j'étais fâchée contre ma mère parce que mon père n'était pas là. Je suis très attachée à mon père. Mais ma mère arrivait toujours à gérer. A cette période, je voulais partir avec mon père parce qu'il était ailleurs, dans des endroits très intéressants mais je n'ai jamais pu.

3) Comment étaient les relations avec vos frères et sœurs ?

Réponse : Très bonnes, on est une fratrie avec des conflits normaux de fratrie, comme cela se passe avec mes enfants. On a toujours été très solides et très fusionnels d'ailleurs encore aujourd'hui, vraiment.

4) Aviez-vous du personnel de maison et comment étaient les relations avec eux ?

Réponse : J'ai de la chance d'avoir grandi dans un pays où avoir du personnel de maison c'est quelque chose de normal. On avait des gens qui ont aussi participé d'une façon ou d'une autre à notre éducation. Une fois que tu les engages, ils sont assez fidèles et participent vraiment à la vie de famille.

Ma mère avait deux jeunes filles qui lorsqu'elles ont commencé avaient déjà 16 ans, elles sont restées à la maison avec nous jusqu'à ce qu'elles se marient. On avait beaucoup de chance pour ça. Après, il y avait tout le personnel aussi : le jardinier, le chauffeur, voilà. Ma mère avait besoin de bras droits pour pouvoir consacrer plus de temps à ma sœur.

Les relations avec le personnel de maison étaient très bonnes. Ma mère pouvait par exemple partir en voyage en nous laissant avec eux, en bonne confiance. En sachant que des fois, elle allait retrouver mon père. On pouvait rester avec eux, évidemment, il y avait les grands-parents qui venaient des fois. On pouvait rester trois, quatre jours sans problème avec le personnel de maison. Pour moi, ce n'était pas des substituts d'une image maternelle, c'était très clair. Comme mon père

n'était pas là, c'était curieux, car à une époque, mon oncle est venu habiter à la maison et il a essayé d'avoir le rôle de père et pour la fratrie c'était : « Non ». Ca ne jouait pas.

5) Vos parents avaient-ils des attentes face à votre réussite (scolaire, sociale, familiale ...) ?

Réponse : Oui, d'ailleurs c'est très drôle en famille, ma sœur m'appelle le mouton noir car je suis la seule à ne pas avoir fini la voie choisie par mes parents. Pour eux, c'est la voie universitaire. A deux ans de la fin de mes études, je suis partie en Angleterre. J'ai fait le choix de ne pas finir l'université. Et comme ma mère n'a pas pu elle-même exercer sa profession parce qu'elle avait fait un choix, d'un côté elle ne voulait pas que je fasse la même erreur. Elle aurait voulu, qu'aujourd'hui, dix ans après la naissance de mon premier enfant, j'ai le choix d'avoir une profession. Chose que je n'ai pas comme elle.

Quand je lui ai dit : « Maman, j'arrête l'université. », elle est restée une semaine sans m'adresser la parole parce qu'elle était fâchée. Je lui disais toujours, « je ne suis pas là pour réaliser tes rêves. Moi, j'ai envie de partir ». Elle m'a dit « ok, je comprends aujourd'hui mais tu vas regretter un jour ». Et c'est vrai elle avait raison. Je regrette.

Mes frères ont fini l'université. Mon petit frère est médecin, tout ce que ma mère a toujours rêvé pour lui. Mon grand frère a comme par hasard fait ingénieur comme mes parents. C'est vrai que le Brésil est un pays où la voie universitaire est normale. Tu fais l'école puis tu vas à l'université. Tout le monde fait ça. Bien sûr quand on a la chance de pouvoir étudier. C'est un pays où il y a beaucoup d'enfants qui ne savent même pas lire ou écrire.

Au niveau de la réussite sociale ou familiale, j'aurais pu épouser n'importe qui, il n'y avait aucun souci. Je pense que c'était plus compliqué pour mes frères. Je crois que la belle-fille, il fallait que ce soit vraiment quelqu'un qui était plus lié à notre éducation. Après, je crois que nos parents nous ont toujours fait confiance.

Scolarité et loisirs

6) Quelles études avez-vous faites ? Ecoles privées ou écoles publiques ? Pourquoi ce choix ?

Réponse : J'ai toujours été dans des écoles privées. Au Brésil, c'est par rapport au statut social. Les écoles publiques sont pour les gens, entre guillemets, qui n'ont pas de chance et de moyens. Comme j'étais dans une classe sociale moyenne-haute, on va dans une école privée (catholique, uniforme,...) Je n'ai pas fait d'internat.

7) Avez-vous eu le choix d'étudier les matières que vous vouliez, ou y avait-il une pression familiale ?

Réponse : J'ai fait architecture, c'était mon choix mais en grandissant j'ai toujours entendu dans ma famille : on va faire architecture parce que maman aime bien ou médecine car dans la famille il y a beaucoup de médecins ou ingénieur car mes parents sont ingénieurs. C'était un peu les trois options et c'est vrai que je n'ai jamais pu m'imaginer faire vétérinaire et n'importe quelle faculté même si c'était universitaire.

8) Quels étaient vos loisirs ? Étaient-ce vos choix ou celui de vos parents ?

Réponse : Pour les loisirs, on a eu beaucoup de chance avec mes frères, c'est qu'on a pu faire beaucoup de choses. C'est vrai, il y avait un sport que toute la famille faisait, c'était l'équitation, c'était donc naturel qu'on le pratique. J'ai fait du tennis, de la danse, ..., des activités classiques. L'équitation, c'était vraiment le sport de la famille, on partait tous les matins, même ma petite sœur handicapée en faisait. Elle faisait tout ce qu'on faisait, il n'y avait pas de discrimination.

Environnement social

9) Aviez-vous des amis de tous les milieux ? Ou surtout des amis venant du même milieu que vous ? Pourquoi ?

Réponse : Au Brésil, on grandit dans des clans, des ghettos, ça c'est sûr. Mes amis étaient toujours du même milieu que moi. Des fois, le personnel de maison prenait leurs enfants pour jouer à la maison. Ma mère était quelqu'un d'ouvert, mon grand-père était médecin et avait beaucoup fait dans le social, on a grandi en mangeant

à la même table que le personnel. J'aurais peut-être pu être amie avec un des enfants du personnel. Cependant, après, dans la vie au Brésil, ça se sépare d'une manière ou d'une autre. Il n'y a pas les mêmes voies, l'un serait parti à l'université et l'autre pas. Il n'y a pas les mêmes débouchés suivant le milieu d'où on vient. C'est vraiment des ghettos, des clans. Mais ceci ne m'empêchait pas de jouer avec ces enfants à la maison pendant que leurs mamans travaillaient. Ils venaient dans ma chambre, on nageait ensemble, il n'y avait pas de discrimination. Mais c'était particulier à ma famille, à mon éducation. Chez ma belle-sœur qui a grandi dans le même milieu, ce serait inimaginable que sa fille ait une nounou noire parce que les noirs ici, ... ça existe, c'est sûr.

10) Comment avez-vous vécu votre adolescence ? Avec vos parents, frères et sœurs et amis.

Réponse : Moi, j'ai toujours eu cette rébellion par rapport à mon père qui n'était pas là mais je crois que ma mère a eu beaucoup de chance avec ses quatre adolescents très sages, vraiment. Pas de rébellion, pas de grosses bêtises. J'ai eu beaucoup de chance car on a eu une stabilité depuis que nous étions petits. On était une famille très proche. J'avais parfois des conflits avec mon grand frère car il sortait parfois du cadre, j'avais parfois un peu honte de lui. Mais ma mère rattrapait toujours la chose. Chacun faisait ses activités et après on se retrouvait par exemple, en vacances chez les grands-parents, pour être ensemble. Ma mère avait la volonté que les conflits ne mettent pas des distances entre nous. J'avais de bonnes relations avec mes amis. Ma seule révolte peut-être, vouloir être surfeuse car mon père habitait en Indonésie à une époque. Je voulais être avec lui et il fallait que je trouve quelque chose pour pouvoir le suivre.

Je crois que tout doit être construit dès la petite enfance pour qu'on puisse arriver rassuré à l'adolescence. J'ai la volonté de faire la même chose avec mes enfants.

11) Vous êtes-vous déjà senti stigmatisé ou discriminé à cause de la richesse de vos parents/votre nom? Par les autres enfants de votre âge par exemple. Comment avez-vous réagi ?

Réponse : Non, pas pendant mon enfance mais à mon arrivée en Europe à 22 ans, par rapport à ma nationalité. Comme j'avais cette base solide, ceci ne m'a pas

vraiment posé de problèmes. Lorsqu'on me stigmatisait, j'étais sûre de moi parce que mes parents avaient fait un bon travail.

Au Brésil, on ne sentait pas de discrimination car on était mis à l'écart. Comme on ne prenait jamais de bus parce que c'était dangereux, on ne sentait pas cette différence. Nous étions des enfants dans un pays presque imaginaire, ludique, des fois pas réel.

12) À quel moment avez-vous pris conscience de votre statut ?

Réponse : J'ai pris conscience de mon statut vers l'adolescence. J'étais différente des autres, aussi parce que mon père voyageait beaucoup. J'avais tout ce que je voulais, même des choses qu'on ne trouvait pas au Brésil à l'époque. A Noël, on avait chacun deux cadeaux, même si on était élevé dans ce monde imaginaire, on était pas pourri gâté. Mes parents voulaient qu'on puisse s'en sortir après, dans notre vie d'adulte.

Questions générales

13) Quels ont été les avantages de grandir dans un milieu riche ?

Réponse : Dans un pays comme le mien, l'accès aux études, aux voyages, à la culture. C'est vraiment des choses que si tu n'as pas de moyens, c'est très difficile d'accès. J'ai eu de la chance d'être élevée dans une famille structurée, solide.

14) Quels ont été les inconvénients de grandir dans un milieu riche ?

Réponse : Le regard des autres qui pensent que pour toi tout est plus simple, parce que tu as accès à tout mais il faut quand même, mine de rien, te battre pour réussir. Il y a des regards, au Brésil, mais ça va car on grandit comme ça, on est habitué. Je crois qu'en Suisse c'est différent, ça dérange plus.

15) Avez-vous rencontré des obstacles parce que vos parents étaient riches ?

Réponse : Mon père a dû partir loin pour la recherche de biens matériels. Il y a eu un manque de présence paternel. Ceci est lié à son métier au besoin de continuer à avoir des choses, la belle maison, etc.

Aujourd'hui, si j'avais eu le choix, j'aurais préféré avoir un père plus présent et moins

d'argent. Mais si je l'avais réellement vécu aurais-je dit : « Pourquoi mon père ne travaille pas plus ? » C'est difficile à dire.

16) Considérez-vous votre enfance comme heureuse ? Pourquoi ?

Réponse : Très heureuse, j'ai eu beaucoup de chance.

17) Vous sentiez-vous écouté par vos proches ? Libre choix de vos études, de vos amis etc.

Réponse : Oui, il y avait toujours moyen de discuter. D'ailleurs, ma mère a été très claire par rapport à mon choix d'abandonner mes études plutôt que de les finir. Elle m'a proposé d'attendre deux ans mais ce n'était pas ce que je voulais. Elle m'a écoutée.

Impacts aujourd'hui

18) Actuellement, quelles sont les relations avec vos parents ?

Réponse : Très bonnes, on continue même à se consulter pour des décisions. J'ai encore besoin de l'avis de mes parents, même de mes frères. Mon mari dit qu'on est une mafia pour ça. C'est encore très fusionnel pour chacun.

J'admire ma maman car elle a bien géré : elle a su laisser une place à mon père, même absent, elle nous a bien élevé et surtout avec une petite sœur handicapée.

19) Quelle est l'influence de votre enfance dans votre rôle de parent aujourd'hui?

Réponse : Une énorme influence. J'espère que lorsque mes enfants arriveront à mon âge je serai toujours utile et demandée. Je me surprends à faire des choses pour mes enfants que ma mère faisait déjà pour moi. Je reproduis. Parfois, je fais blocage par rapport à l'éducation que mon mari a reçue. Je dis non, non, car je sais que mon éducation a été une réussite, Je ne lui laisse pas trop de place. Je ne devrais pas, cela me fait peur. J'aime ma grande famille, mes grands-parents, mes tantes, oncles, cousins, les Noëls, ... Aujourd'hui, quand on se retrouve à six en Suisse, c'est bizarre, ça me fait mal au cœur pour mes enfants qu'il n'y ait pas tout cet entourage.

Commentaires

Encore une fois, j'ai eu de la chance dans mon enfance. Je reste persuadée que peu importe d'où tu viens et de quel milieu, la famille reste déterminante pour la bonne construction de l'enfant.

C'est bien de s'inquiéter des enfants riches car par expérience je sais qu'il y a des enfants qui sont très seuls, livrés à eux-mêmes et sans repères. Moi, j'ai eu la chance d'avoir plusieurs repères, il y avait les parents et les grands-parents aussi.

En Suisse, c'est propre, il y a la sécurité, des richesses mais c'est avec ton père, ta mère, tes frères et sœurs que tu te construis, ce sont eux qui te donnent la force d'avancer.

L'argent n'est pas déterminant au bonheur. Au Brésil, il y a des familles misérables qui s'en sortent vraiment bien car la structure familiale est vraiment forte. L'argent n'est pas un critère au bonheur, c'est vrai c'est cool, on peut faire des choses mais ce n'est pas tout. Les enfants ne se rendent pas toujours compte de ce que représente l'argent. C'est surtout important d'avoir des parents présents.

Entretien # 5 : Femme, 48 ans, mariée trois enfants, Suisse habitant à Genève

Environnement familial

1) Quel(le) est votre structure/environnement familial(e) ?

Réponse : Nous étions une famille de quatre enfants. Je suis l'aînée, puis j'ai un petit frère et deux sœurs jumelles. Mon père est un gérant de fortune et ma mère ne travaillait pas mais elle faisait énormément d'activités sociales et beaucoup de politique.

Aujourd'hui mes parents sont divorcés, c'est arrivé après mon enfance.

2) Comment étaient les relations avec vos parents ?

Réponse : Les relations avec ma mère étaient conflictuelles, mon père quand il était là tempérait tout ça. Mon père était là pour signer les carnets de notes et nous donner de l'argent de poche. Il était très souvent absent à cause de son travail. Mais donc surtout conflictuel avec ma mère.

3) **Comment étaient les relations avec vos frères et sœurs ?**

Réponse : Bonnes relations. Ce n'était pas évident d'être l'aînée mais c'est tout.

4) **Aviez-vous du personnel de maison et comment étaient les relations avec eux ?**

Réponse : Oui, on habitait dans une grande maison. Mes parents sortaient beaucoup donc effectivement il y avait un couple qui nous gardait et s'occupait de la maison.

J'avais une bonne relation avec eux, ils étaient gentils. On devait les respecter et ils nous mettaient des règles. C'était bien. J'aimais beaucoup la dame, elle prenait du temps avec moi. Une fois j'ai dû aller en ville acheter des habits avec ma mère, elle ne se donnait pas de la peine pour moi elle me stressait ce n'était pas du plaisir. Alors que la dame qui prenait soin de moi avait de la patience, elle avait beaucoup de goût. Ma mère était toujours pressée, il fallait toujours faire tout très vite.

Quand mes parents étaient absents les weekends, c'est ce couple qui prenait soin de nous et ils rapportaient à nos parents ce qu'on faisait. Ils ont eu un rôle très important, on peut qualifier ça de substitut oui. Ce n'est pas eux qui nous ont élevé mais c'est clair qu'ils ont rempli des missions de nos parents. Cependant, ils logeaient dans une maison à côté ils ne voyaient pas toujours tout.

5) **Comment qualifieriez-vous l'éducation de vos parents? A l'écoute, investis, sévères, laxistes, présents, absents ?**

Réponse : Très stricte. Ma mère était enfant unique, un quart germanique, elle était à cheval sur beaucoup de choses. Mon père était plus relax et bien heureusement d'ailleurs. C'est bien dans un couple d'avoir les deux penchants. Ma mère était plus stricte car elle était là davantage je pense.

6) **Vos parents avaient-ils des attentes face à votre réussite (scolaire, sociale, familiale...)?**

Réponse : Pas plus que ça. Mais c'est vrai qu'il y avait des règles à respecter, d'autant plus en tant que fille et en tant qu'aînée, on ouvre la voie pour les autres. J'avais des amis qui avaient des parents qui étaient peut-être plus relax que les miens par exemple pour les sorties.

Scolairement parlant, je n'étais pas très scolaire mais ils ont toujours tout fait pour m'aider. J'ai eu plein de répétiteurs etc. Je devais faire la maturité ça c'était une exigence. C'était le début d'une longue histoire pour faire quelque chose après.

Scolarité et loisirs

7) Quelles études avez-vous faites ? Ecoles privées ou écoles publiques ? Pourquoi ce choix ?

Réponse : Alors nous on a fait que des écoles publiques, on a commencé à l'école du village puis cycle et collège. C'était logique pour mes parents. Au milieu du cycle je n'avais pas les notes suffisantes pour passer dans un bon niveau, raison pour laquelle mes parents m'ont mise dans le privé. J'avais besoin d'être encadrée. C'était surtout pour m'aider.

J'ai fait un bac international puis je suis partie en Angleterre pour étudier l'histoire de l'art. Puis je suis rentrée à Genève pour faire une école de secrétariat puis j'ai commencé à travailler. Je travaille encore aujourd'hui à 80%.

8) Avez-vous eu le choix d'étudier les matières que vous vouliez, ou y avait-il une pression familiale ?

Réponse : Oui j'avais le choix. Partir en Angleterre a été mon choix et j'ai eu la chance d'avoir des parents qui pouvaient m'offrir cela. De plus, mes parents nous poussaient à apprendre des langues. En tout je suis restée 3 ans là-bas, j'étais ravie.

Environnement social

9) Aviez-vous des amis de tous les milieux ? Ou surtout des amis venant du même milieu que vous ? Pourquoi ?

Réponse : Oui, car à l'école publique on rencontre des gens de tous les milieux et ça c'est juste génial quand on est enfant. Le fils du concierge de l'école était dans ma classe, il y avait aussi la fille de la personne qui tenait le tabac. On était tous ensemble et mes parents encourageaient ça.

10) Comment avez-vous vécu votre adolescence ? Avec vos, parents, frères et sœurs et amis.

Réponse : Très en conflit avec ma mère. Je voulais quitter la maison de mes parents pour aller vivre chez ma grand-mère. Mon père s'y est opposé. Avec du recul je trouve que c'est important d'être élevé chez ses parents. Pendant mon adolescence je passais une tonne de weekends chez ma grand-mère car ma grand-mère avait une grande écoute et une grande disponibilité pour moi. Chose que ma mère n'a jamais eue ; elle n'a jamais pris de temps de m'écouter. Elle était toujours en train de courir pour sa politique ; elle ne s'est jamais posée autour d'une table pour boire une tasse de thé avec moi. Alors que chez ma grand mère, j'y passais mes weekends car elle me faisait toujours ce que j'aimais à manger et on discutait de plein de choses. Donc en gros je vivais la semaine chez mes parents puis les weekends chez ma grand-mère maternelle.

Ce qui m'a vraiment manqué c'est de l'écoute et de la disponibilité de la part de mes parents.

J'ai cependant eu la chance d'avoir une très grande maison toujours ouverte pour accueillir du monde. Mes parents avaient une grande ouverture d'esprit et d'accueil. Ils ont un grand cœur pour les autres, avec un frigidaire toujours plein de gâteaux. Tout le monde était le bienvenu.

11) Vous êtes-vous déjà senti stigmatisé ou discriminé à cause de la richesse de vos parents/votre nom? Par les autres enfants de votre âge par exemple. Comment avez-vous réagi ?

Réponse : Pas plus que ça car les enfants entre eux ne se rendent pas compte. La seule chose c'est que quand on allait à l'épicerie du village, j'avais mon compte chez eux. Donc je pouvais payer des bonbons à mes camarades sans donner de l'argent mais en mettant toujours tout sur le compte.

J'avais certes une grande maison mais je n'ai jamais eu de remarques face à ça.

12) A quel moment avez-vous pris conscience de votre statut ?

Réponse : A l'adolescence car on était très gâté, on partait bien plus souvent en vacances que les autres.

Je me suis aussi rendue compte à cette période là que mes parents partaient tout le temps en voyage donc les weekends on faisait ce qu'on voulait.

Questions générales

13) **Quels ont été les avantages de grandir dans un milieu riche ?**

Réponse : On a la chance de pouvoir aller jusqu'au bout de ce qu'on veut faire. Jamais on ne ma refusé quoi que ce soit. Je ne pense pas en avoir profiter non plus. Pour moi tout faire c'était normal, avec du recul je me rends compte que non. J'ai su être raisonnable.

J'ai aussi toujours eu les outils que j'avais besoin pour m'aider, scolairement par exemple. On a les outils pour réussir.

14) **Quels ont été les inconvénients de grandir dans un milieu riche ?**

Réponse : De parents moins présents c'est certain. J'ai eu des parents qui avaient beaucoup de responsabilités, du coup ils avaient beaucoup moins de temps pour nous c'est clair. Mon père était à l'écoute quand il était là, ce qui n'est pas le cas de ma mère. J'ose imaginer qu'ils avaient beaucoup de choses qui les préoccupaient, le soir aussi ils avaient des sorties avec des clients et les weekends ils étaient loin.

Ce qui ma vraiment manqué c'est l'absence d'écoute de mes parents. Donc une réelle absence physique déjà, et une absence affective d'écoute. Heureusement que j'avais mes grands-parents.

15) **Considérez-vous votre enfance comme heureuse ? Pourquoi ?**

Réponse : Oui ça va, je réalise la chance que j'ai eu d'avoir des grands-parents présents et des amis aussi. J'ai toujours eu ce que je voulais je n'ai manqué de rien. J'ai été très gâtée.

16) **Vous sentiez-vous écouté par vos proches ? Libre choix de vos études, de vos amis etc.**

Réponse : Dans ma famille je n'avais personne à qui me confier. Heureusement il y avait ma grande-mère maternelle mais aussi et surtout la deuxième femme de mon grand-père paternel qui avait l'âge de ma mère. Cette femme habitait chez nous, on avait une écurie avec des chevaux et ensemble on s'en occupait. Je me confiais beaucoup à elle. Elle était très ouverte d'esprit et très présente aussi ; je pouvais tout

lui dire. Je disais plus à elle qu'à ma mère à qui je ne racontais rien. Je n'ai jamais vraiment eu de complicité avec ma mère, tout est lié au temps qu'on me consacrait. Ma mère n'était jamais là.

Sinon au niveau de mes études et des loisirs heureusement j'ai toujours eu mon mot à dire. Mes parents m'ont laissé m'épanouir dans mes activités.

17) Est-ce que la richesse de vos parents a été un frein à votre développement personnel ?

Réponse : Non pas vraiment. Car la richesse de mes parents n'a jamais été quelque chose que j'ai mis en avant. Les gens l'ont découvert par eux-mêmes que ça soit positif ou non. Moi je n'ai jamais voulu utiliser mon nom, je voulais être reconnue pour ce que je faisais moi et par moi-même. Je savais ce que je valais donc c'est le plus important.

J'étais gênée quand les gens découvraient d'où je venais, chacun a son parcours de vie avec ses qualités et ses défauts, même si je ne considère pas mon nom comme un défaut. Aujourd'hui, je suis mariée et je n'ai plus ce nom, ce qui me convient bien aussi.

Impacts aujourd'hui

18) Actuellement, quelles sont les relations avec vos parents ?

Réponse : Aujourd'hui, les relations sont plutôt bonnes. Il faut dire qu'on a grandi et que maintenant je suis totalement autonome d'eux. Entre-temps mes parents ont aussi divorcés et ça a encore plus compliqué les choses. Je vois mes parents séparément.

Maintenant j'ai une autre vie, une nouvelle vie avec mon mari et mes enfants. Je vis très différemment de quand j'étais moi-même petite.

19) Quelle est l'influence de votre enfance dans votre rôle de parent aujourd'hui?

Réponse : Mes parents m'ont offert de magnifiques voyages, etc. Aujourd'hui j'essaie de reproduire ça avec mes enfants mais l'éducation que je leur donne est complètement différente. Déjà, on n'a pas de personnel de maison. Puis j'essaie d'être à l'écoute et surtout présente pour eux. Je leur prépare leur sandwich le

matin, les emmène à droite à gauche faire leur sport... J'essaie d'être présente, disponible et attentionnée. Moi je n'ai pas le souvenir de ma mère qui me faisait un sandwich. La relation que j'ai avec mes enfants aujourd'hui est tout autre que celle que j'ai pu avoir avec mes parents.

Je tiens à ne pas avoir de relations conflictuelles avec mes enfants, je suis très à l'écoute. Elle ne sera pas ma meilleure amie non plus mais je veux qu'il y ait un lien de confiance. Aussi nous n'avons pas de personnel de maison, ce qui est une bonne chose je trouve car ça m'oblige à être présente pour mes enfants.

Commentaires

Je veux juste souligner le fait que les parents qui ont certains moyens ont forcément beaucoup d'activités, souvent les gens ne s'en rendent pas compte. A force de faire tellement de choses on a moins de temps pour sa famille c'est une évidence.

Mes parents se sont toujours donnés pour les autres, ils ont beaucoup fait dans le social et ce un peu au détriment de leurs propres enfants.

De plus, c'est l'éducation qui compte le plus dans une enfance, l'argent dans le fond ce n'est pas grand-chose, ça vient et ça part. Ce n'est pas un critère de vie car ça peut vite changer, et surtout quand on est petit ce n'est pas notre argent mais celui de nos parents. La présence des parents et l'éducation sont primordiaux pour des enfants et c'est ça que j'essaie de reproduire aujourd'hui avec les miens. Il faut être respectueux, dans le fond on est tous égaux, l'argent ne fait pas tout.

